

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

III

(suite)

La classe non moins distincte d'écrivains que nous avons en vue le sait bien : sa profession, son métier est d'instruire l'univers auquel la chose importe peu, des orgies et des travers de cette caste excentrique si infatuée d'elle-même. Ils ne devraient donc pas induire en erreur sur cet objet principal de leurs étranges études de mœurs. Mais la vérité n'est pas leur fait, et d'ailleurs, ils sont eux-mêmes tellement remplis de leur sujet qu'on ne doit guère s'étonner de le leur voir élever au-dessus de tout. Eux aussi exercent une sorte de sacerdoce, celui de Vénus dont ils sont les prêtres et les oracles en son temple. Ces fonctions dégradantes les absorbent au point qu'ils oublient qu'il existe autour d'eux, à la lumière du grand jour, une autre société, celle-là fortement assise, imprégnée de principes sains, d'idées sérieuses, vivant et respirant dans une atmosphère chrétienne où ne montent qu'en petite quantité les miasme délétères qui empoisonnent l'air où s'agitent dans un gouffre sans fond les voluptueux sectateurs de la déesse impure. S'abandonnant au réalisme de leurs impressions et aux emportements de leur imagination surexcitée par l'ivresse du spectacle, ces amants passionnés, enthousiastes, fanatiques de la beauté plastique en plein abandon préconisent leurs idoles sans égard pour l'opinion; ils en peignent chaque trait avec amour, avec une passion communicative dont on a peine à se défendre en les lisant; ils initient le lecteur aux mystères de cette vie insouciante et facile qui se passe au milieu des orages, et qui, à part les satisfactions de l'orgueil ou des sens, n'apporte à l'âme que lassitude, souffrance, mépris et dégoût. Ils prennent et font agir leurs

héroïnes dans la boue, sans songer que le beau artistique est la splendeur, le rayonnement du beau moral. Ils défigurent celui-ci, le travestissent ou le criblent de sarcasmes, et se mettent virtuellement dans l'impuissance d'atteindre à celui-là. Leurs ouvrages pour la plupart révoltent le goût aussi bien que la morale, et il se rencontre si peu de perles dans ce fumier nauséabond qu'on n'oserait se donner le mal de les considérer de près. C'est le poème de la chair révoltée, palpitante et lubrique, affamée de jouissances, frémissante, sous la chaude étreinte du plaisir, pareille à une ardente courtisane. C'est le culte de l'amour libre, sensuel et brutal, qui se lasse parfois, mais ne peut s'assouvir, et s'exalte au-delà du désir. C'est l'idéalisation de l'orgie, de l'orgie païenne en oripeaux de théâtre, échevelée et sans frein, menant ses victimes à l'opprobre et à l'hôpital après les avoir rassasiées de luxe, saturées de débauche, l'orgie sans repos et dans sa stérilité !

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

C'est le souffle puissant du génie du mal, le chant de triomphe de Satan ! Cette littérature fangeuse qu'on pourrait justement appeler *positive*, puisqu'elle correspond dans le domaine de l'art à la *philosophie positive* d'Auguste Comte et de Littré, une des dernières incarnations de l'erreur, forme la réalisation pratique de ce système purement sensualiste et matérialiste qui ne s'accorde que trop avec les pernicieuses tendances de notre temps.

De quels maux n'afflige pas la société cette bohème littéraire, sorte de demi-monde intellectuel, qui distille dans ses écrits les poisons corrupteurs de son sein, et ne cesse de publier le scandale que quand le public indigné se dégoûte enfin de le lire ?

La civilisation baisse lorsqu'on ne professe plus de respect pour la femme, et s'achemine alors promptement vers la ruine. La femme estimée à sa valeur, considérée suivant son mérite, occupant dans le milieu social le rang privilégié, la place d'honneur que s'empressent de lui reconnaître les âmes bien nées, les esprits délicats, maintient autour d'elle une certaine décence, une dignité de mœurs, une noblesse de sentiments, des notions claires et pratiques du devoir qui font expirer le flot de la corruption à ses pieds, l'empêchent de monter jusqu'au cœur d'une nation, lui ôtent en un mot sa force d'expansion, et contribuent au perfectionnement général. Ces diverses qualités, ces principes de moralité, ce bon ordre qu'elle entretient par la considération qu'elle inspire, constituent les principaux éléments de la civilisation véritable qui est l'expression de l'honnêteté et de la vertu chez un peuple. Mais

du moment que la femme ne trouve plus parmi les hommes qui l'entourent cette estime qui l'élève dans sa propre opinion et la rend capable de grandes choses, ces éléments moraux qu'elle avait rassemblés par sa vertueuse influence, se dissolvent, disparaissent de toutes parts, et la civilisation qui en était composée entre à pleines voiles dans une phase de décadence où elle finit par faire le plus triste naufrage.

Or, la masse des écrivains dont nous venons de qualifier l'œuvre et dont nous avons déjà signalé les tendances, travaille d'un commun accord à faire mépriser les femmes en les peignant sous des couleurs mensongères, et en les faisant supposer, quelles qu'elles soient, toutes semblables dans le secret de leur vie aux caractères pervers dont ils retracent amoureusement les écarts. Celles qui leur servent de modèles ne sont cependant que de fausses copies de leur sexe. Elles existent et agissent dans leur infamie en violation de la loi qui, en la plupart des pays, s'arme de rigueurs à leur égard. Leur conduite est condamnée, flétrie par l'opinion publique, dont elles bravent les censures. Elles vivent à part, dans un monde interlope qui, malgré sa bassesse, leur décerne partout autant de mépris et d'insultes que d'admiration et de honteuses flatteries. Elles ne forment qu'une malheureuse exception indigne d'intérêt, et c'est véritablement un crime que de les représenter comme jouissant d'un état civil plus brillant, comme étant le type, l'image fidèle, l'exacte ressemblance d'une moitié de l'espèce humaine. Que ces détracteurs continuent leur odieux système de dénigrement, qu'ils s'obstinent toujours à développer contre l'évidence ces théories qui passent condamnation sur la meilleure partie de l'humanité parce que quelques-unes ont oublié l'excellence de leur être et sont devenues un objet d'opprobre, qu'ils s'évertuent, d'un autre côté, à réhabiliter les courtisanes qu'ils prétendent méconnues pour méconnaître encore davantage le mérite de l'immense multitude de celles qui, n'ayant point failli, n'ont pas besoin de réhabilitation, qu'ils pervertissent ainsi les idées communes sur le compte des femmes, ce ferme et constant appui de la religion qu'elles mêlent à toutes leurs pensées, qu'elles incorporent à leur existence, ce lien doux et fort de la société qu'elles conservent par leurs vertus sur ses bases, et l'on verra le résultat de leur action malfaisante s'affirmer par la désorganisation du corps social, tandis que la civilisation, pervertie dans son essence, détournée de sa voie, s'effondrera, telle qu'un palais en ruines, pour donner place à la barbarie !

La civilisation moderne, dans l'aspect que présentent ses caractères généraux, avec cet amour du bien, cette soif de progrès et de

perfection, ce dévouement pour la misère et cette pitié pour le malheur, ces désirs perpétuels d'amélioration dans le sort du grand nombre, cette conscience publique dont l'antipathie est si vivace pour le mal, ce souci de l'ordre et cette respectueuse soumission à l'autorité, cette forte et saine éducation qui prépare à la lutte et promet la victoire, la civilisation à laquelle nous devons cet état de choses admirable, est, après le Christianisme, l'œuvre mystérieuse de la femme. Elle est comme le Christ, le fruit béni de ses entrailles, et sera détruite au jour où on lui refusera le respect que mérite à si juste titre cette sublime ouvrière de la Providence pour la faire déchoir de la belle situation que lui ont faite les mœurs chrétiennes, sous le barbare régime de l'humiliation et de la sujétion païennes.

Maintenant exploité sur une vaste échelle, le roman immoral, ce produit si abondant de nos jours, cette plaie, l'une des plus funestes qui tourmentent notre époque, cette végétation malsaine qui fait périr autour d'elle les semences et les germes du bien, qui se développe au soleil par une luxuriante floraison, pénètre partout et envahit tout. A la faveur de mille causes qui opèrent dans le même sens, il se faufile au foyer de la famille pour y introduire à sa suite le mépris de la vie d'intérieur et des devoirs domestiques, l'horreur ou l'ennui du lien conjugal et des joies saintes de la maternité, dans la chambrette de la jeune fille pour lui inoculer le goût d'autres plaisirs que ceux qu'elle trouve à bien faire, et flétrir en son sein la fleur des nobles sentiments, dans l'atelier de l'artisan et la maison de l'homme des champs pour leur ôter l'amour du travail, pour inspirer aux prolétaires le dégoût et la honte de leur état en même temps qu'une haine jalouse contre les riches et les prétendus heureux de ce monde. Il remplit surtout les bibliothèques publiques qu'un ancien appelait les pharmacies de l'âme et qui ne sont plus, grâce à la multitude effrayante des livres impies ou obscènes, que des dispensaires de poisons. Il sert à former des générations corrompues, prêtes à renier Dieu, à fouler aux pieds les obligations les plus inviolables, apprenant dès les premières effluves de la jeunesse tout ce qu'il leur importe d'ignorer, et ignorant jusqu'au tombeau ce qu'elles devraient savoir pour accomplir dignement leur destinée.

Les mauvais principes que distille cette littérature du mal, engendrent par une conséquence naturelle, les mauvaises mœurs. Car l'être intelligent auquel elle s'adresse, agit d'après sa pensée. Et qu'il se tienne pour perdu s'il lit sans indignation ou avec une indifférence passive des immoralités ou des blasphèmes ! Alors, il puise, sans même s'en apercevoir, dans ces irréparables lectures

un venin subtil, une contagion invisible qui s'insinue dans l'âme pour la fausser, la vicier dans son essence, l'éloigner du bien qui est la source du beau, la bouleverser et l'abattre, souvent sans retour. Aussi, malgré des exemples qui consolent et entretiennent encore l'espérance au fond des esprits préoccupés d'avenir, que de malaise, que de suicides et de crimes, que de désordres partout ! Pourquoi s'étonner de voir régner l'agitation dans la rue quand le trouble est dans les intelligences, la perversion en tant de cœurs avides de jouir ? Si les besoins augmentent dans une proportion inégale à l'accroissement des ressources, si le luxe déborde, et si chacun est mécontent de son sort, on doit songer que la passion des romans est devenue à peu près générale, et on comprendra pourquoi il reste si peu de respect, si peu décence et de religion sur la terre.

Abusé par ces fictions romanesques où tous les rôles et toutes les conditions de l'existence sociale se trouvent intervertis et pris à rebours, on veut s'élever d'un bond au-dessus de sa sphère dans un monde factice où tout vient et marche à souhait, qui n'a qu'à étendre la main pour cueillir les fleurs de la vie, qu'à frapper le sol de sa baguette enchantée pour en faire jaillir la fortune. En se nourrissant de ces chimères grosses de malheurs et de déceptions, on oublie que pour réussir et frayer sa voie parmi ses semblables, il faut l'amour ou le goût de son état et la capacité d'en remplir les devoirs, de l'énergie dans la volonté, de l'activité, de la constance dans le travail, et la patience pour attendre, sans trop se laisser, sans ralentir ses efforts, la réalisation du but auquel on aspire. On méprise tout cela pour continuer de se repaître plus à l'aise d'illusions, et lorsque l'expérience enlève le bandeau qui cachait au regard les vivantes réalités avec lesquelles chacun est obligé de compter, on n'a plus de force pour se résigner et souffrir en cherchant les moyens d'améliorer sa situation matérielle et morale. Voilà quelques-uns des tristes effets que produit ce genre de littérature, trop cultivé de nos jours, sur les âmes ignorantes et crédules qui composent le commun des mortels, dès qu'elles sont assez imprévoyantes pour affronter le danger.

Or, à quoi bon n'employer l'art d'écrire qu'à corrompre les hommes ? Et quelle gloire que celle qui s'achète par de coupables complaisances en faveur d'un public spécial dont on ne devrait pas rechercher les suffrages aux dépens de l'honneur ! Ces artistes de la corruption qui leur fournit, avec leur pain quotidien, les éléments dont ils assortissent leurs couleurs pour fabriquer leurs tableaux, ne se contentent pas de faire fi de l'enseignement évangélique en exaltant tout ce qu'il abaisse, et en traînant dans la boue

ce qu'il élève dans les cieux. Beaucoup d'entre eux ne dédaignent pas moins les principes et les règles que doit suivre l'écrivain pour ne pas profaner le bel art auquel il s'exerce, en sorte que rien de beau, de digne, de noble et de vrai ne sort de leur plume, qu'ils laissent courir mollement au gré d'un aveugle caprice. Leur imagination fantaisiste, surexcitée par les voluptueux souvenirs qu'elle évoque, se donne libre-carrière en se lançant à bride abattue dans les royaumes du vide, *inania regna*. Elle n'a nul frein qui la retienne, et ne connaît pas plus de loi littéraire que de loi religieuse. Produire vite pour compenser le peu de valeur de l'article par l'abondance de la marchandise : tel est en partie l'idéal qu'elle poursuit dans sa course haletante.

Mais le roman où finissent par choir aujourd'hui la plupart des hommes de lettres si l'on comprend dans son domaine le théâtre ou le drame qui en est une modification ou un écho retentissant, le roman, comme nous l'avons déjà expliqué, s'attaque surtout aux femmes dont il a la prétention de peindre les sentiments, les pensées et les mœurs. Il est façonné particulièrement à leur intention ; elles en sont le sujet usuel ; il roule sur leur sexe pour les entraîner avec lui dans l'abîme où s'échelonnent ses folles créations. Il n'est point l'idéalisation, mais le travestissement de tout ce qui émane d'elles, et c'est là ce qui constitue avant tout le caractère de perversité de cette sorte d'écrits. A ce point de vue, il n'est pas seulement anti-religieux : il est de plus anti-social, parce qu'il mène au mépris de la femme en la prostituant au vice, dans la personne de ses héroïnes qu'il suppose être formées à sa ressemblance, et en lui déniait la vertu.

Le principal agent qu'emploient les romanciers pour varier leurs récits, pour nouer et dénouer leurs intrigues, est l'amour, non cet amour vrai qui habite les régions supérieures de l'âme et ne vit pas par les sens, ce parfum de christianisme qu'on respire dans une saine atmosphère sociale et qui vivifie, qui épure au lieu de flétrir : mais la sensation physique qui trouble toutes les facultés, qui rabaisse et déprave. L'amour est le double respect de soi-même et de l'être aimé. Celui qu'ils invoquent et qu'ils mettent en scène en épuisant les dernières ressources de leur art, n'est qu'un roué qui se plonge dans la fange, et n'estime que les satisfactions de la chair parce qu'il n'aperçoit rien au-delà de la matière et de ses phénomènes au milieu desquels il s'absorbe.

Puisque nous sommes conduit par l'enchaînement des idées à aborder ce sujet délicat, il convient d'observer que le Christianisme, par sa pureté de doctrine, a renouvelé le type de l'amour dans les transformations successives qu'il revêt au sein de l'humanité. Il

n'est plus ce qu'il était dans l'antiquité où il se confondait avec les mauvaises passions qui s'agitent au cœur de l'homme. En changeant de forme et d'attributs, il ne change pas et n'a pas changé de substance; s'il est multiple et divers dans ses expansions, il est un dans son essence qui est dévouement, charité. L'amant proteste de son détachement complet en faveur de l'objet de ses affections, et ce sentiment lui est payé de retour; la mère sacrifie son bien-être et s'immole à l'enfant qui n'est qu'une frêle modification de son être, mais qu'elle chérit plus qu'elle-même; l'enfant devenu grand se dévoue pour les auteurs de ses jours par son assiduité à leur plaire et l'assistance empressée qu'il leur fournit dans le besoin; enfin, le prêtre, la religieuse dévouent leur vie, leurs aptitudes et leurs forces au prochain et à Dieu, ce Père attentif aux besoins de ses créatures, et qui, du haut des cieux, contemple affectueusement cette famille qu'il créa d'une parole, et dont les membres ne subsistent que par l'amour, la charité et le dévouement perpétuel qu'ils se portent et se rendent les uns aux autres. Ainsi, l'amour proprement dit, l'amour conjugal, l'amour maternel, l'amour filial, l'amour divin qui comprend et surpasse tous les amours, ne constituent sous un certain rapport qu'une même chose: c'est ce souffle d'amour émané comme une semence perpétuellement créatrice de l'Être des êtres qui se nomme lui-même *Charité*, *Deus est caritas*; souffle immatériel, permanent, inextinguible, qui fit le genre humain homme et femme, qui le conserve et le perpétue sur la terre, l'élève en même temps vers le ciel destiné à lui servir de demeure, quand le Créateur, ayant transformé son ouvrage, les justes unis entre eux par le lien indissoluble de la fraternité, iront mêler leurs voix, qui n'auront plus rien de mortel, aux chœurs immortels chantant dans l'espace infini l'hymne sans fin de l'amour.

Cet amour anime encore de ses chastes effluves ceux qui n'ont pas perdu cette virginité de l'âme qui peut exister dans tous les états de la vie, mais ce n'est point lui qui fait vivre la majeure partie des humains, ne sachant plus comment remplir le vide de leur cœur éloigné des sources de la foi et privé d'idéal. Le voluptueux qui toujours est impie, après avoir dissipé aux vents arides de ce monde les impressions généreuses puisées sous l'aile maternelle, ne saurait pas plus comprendre que sentir cette mystérieuse tendresse de sentiments qui découle de l'âme naturellement chrétienne, cette tendresse religieuse prête à se modifier suivant son objet soit qu'elle s'adresse aux êtres faibles, opprimés ou souffrants, ou aux déshérités des biens temporels et aux serfs du travail, ou à l'enfant et au vieillard, ces deux touchantes extrémités de la vie,

ou à la jeune fille, la sœur, la mère et l'épouse, mots si doux dans toutes les langues parcequ'ils expriment ce qu'il y a de plus pur, de plus ineffable dans les sociétés humaines. Sans cesser d'être même, cette tendresse varie, change tour-à-tour de forme et d'expression selon le sujet qui l'inspire. Elle se fond en attendrissement, en compassion, en pitié, en respect, en attachement, en amitié. Elle protège, elle secourt, elle gémit ; elle donne, encourage ; elle enseigne, et écoute ; elle aime, elle admire, et vénère ; elle prie et travaille pour le bien et la félicité générale. Elle devient le zèle chez l'apôtre, l'abnégation chez le bienfaiteur et la Sœur de Charité, le renoncement personnel chez le Religieux, l'inspiration chez l'artiste et l'écrivain, le patriotisme, la valeur chez le citoyen dévoué à sa famille, à sa religion, à son pays ; elle est le principe moteur de la charité, elle connaît le sacrifice et vole-rait sans peine au martyre !

En dehors de l'Eglise où se trouvent tous les perfectionnements nécessaires à l'organisation sociale, en qui donc respire cette tendresse bienfaisante, indispensable au bonheur de la société domestique, si utile au salut de la société civile ? L'égoïsme s'est emparé d'une grande multitude que les philosophes sensualistes et le vulgaire des gens de lettres ont partiellement réussi à paganiser de nouveau. On ne veut plus croire que les jouissances sensuelles qui nous sont communes avec les bêtes, soient inférieures à celles de l'esprit qui élèvent l'homme au-dessus de la nature. On se moque du chevalier d'un autre âge parcourant le monde pour réparer les torts et punir l'injustice, soupirant à un cher souvenir et mêlant un nom à ses prières, ne craignant rien sous le ciel que le dédain d'une femme et multipliant les faits d'armes pour conquérir son estime. Cette conduite pourtant nous semble aussi noble et peut-être moins ridicule dans sa singularité que celle des maîtres de notre époque qui laissent brûler, massacrer et violer partout où l'intérêt de leur bourse n'est pas compromis, qui prennent plaisir à insulter aux affections les plus saintes, et ne se lassent de proscrire les droits les plus légitimes, d'abattre ou de traiter avec mépris ceux qui ont l'audace de ne pas s'incliner devant leur génie ou de dépasser leur triste niveau.

L'amour dans les romans tels que les écrivent la plupart de ceux qui s'abaissent à ce genre, est une source intarissable de désordres, la cause de tous les maux qu'ils décrivent avec complaisance, avec une verve et un talent de mise en scène en quelque sorte épiques. Les individus des deux sexes qui en sont possédés perdent le sens et la pudeur, s'emportent à des excès prodigieux, à des extravagances inouïes, et deviennent aisément des monstres.

dans la nature. La société positive n'a heureusement que fort peu de types de cette espèce à offrir, et si de pareils personnages s'y montraient, leur conduite et leurs actes y produiraient un étonnement qui ne serait égalé que par le dégoût. Cet amour est trop violent pour être bien naturel, il est trop charnel pour mériter qu'on s'y intéresse, et ceux qui l'admirent dans ses transports de lyrisme ou ses effervescences passionnées, ne valent guère mieux que les stupides héros qui le mettent en action. Il est faux, de mauvais aloi, et s'il se produit quelque part, c'est dans ce monde interlope qui, moralement, est aux antipodes du monde réel, lequel pratique d'autres mœurs et n'est pas à ce point vide d'idées sérieuses. Cette passion désordonnée, orageuse et fatale que les sectateurs de Vénus exaltent jusqu'aux nues, la signalant comme le premier *desideratum* en cette vie, est l'antithèse du véritable amour qui, lui, n'entraîne pas au mépris des convenances sociales, et respecte la morale autant que l'autre la brave. Celui-ci qui diffère de la sensation physique et forme je ne sais quel vague idéal touchant de ses extrémités à la terre et au ciel ; pur, noble, élevé, se nourrissant de respect, qui n'est point encore de la religion, mais qui fait sentir Dieu dans ses œuvres, et mène au culte du vrai par le culte du beau ; cet amour à demi physique et rêveur à demi qu'ont paru ignorer les poètes païens du dix-septième siècle, qu'ont méprisé les poètes épicuriens du dix-huitième, qui, au dix-neuvième, a quelquefois inspiré Victor Hugo, Lamartine, et fut la chaste muse de Châteaubriand, de Reboul et de Turquety ; cet amour que l'on croirait être un rayon du soleil de l'Eden laissé à l'homme en exil pour qu'en le voyant, il se rappelât le paradis, — quand il tombe du cœur dévoué de la femme, doit transformer l'être humain tout entier, dans ses mœurs si elles ont été flétries par le contact du mal, dans son esprit s'il s'est écarté de la foi. Car le rêve, le désir ardent de celui qui aime est de ressembler à l'objet aimé afin d'être en harmonie parfaite avec lui, pour se fondre tous dans deux l'unité : cette mystérieuse création de la pensée qu'on recherche en tout et partout. Quelle distance entre ce sentiment chrétien qui peut faire accomplir de grandes choses, et la folle aberration que nous avons caractérisée tout-à-l'heure !

Ce sentiment généreux sanctifié par la religion ou transfiguré par le repentir, élevé au moyen âge presque à la hauteur d'une vertu, popularisé par les troubadours, immortalisé par le génie de Pétrarque et du Dante, dont Raphaël a fixé l'expression divine sur la toile, qui fut l'âme de la chevalerie, l'initiateur par excellence et l'inspirateur des intelligences d'élite, qui subjuguait le caractère indomptable d'un Clovis, l'humeur barbare des peuples du Nord,

l'obstination d'un prince arien, Hermenegilde, abandonnant l'arianisme pour se soumettre au symbole de Nicée sur les prières d'Ingonde, son épouse, et qui venait à bout de toutes les résistances des païens, changeant le plomb vil en or pur, fécondant les entrailles de l'Eglise et ajoutant à sa couronne de vierge et de mère une multitude d'enfants qu'en son sein elle n'avait point portés; cette noble affection de l'âme qui, souvent, effaçait les distinctions sociales, rapprochait tous les rangs, confondait en certaines circonstances le vassal et le suzerain, le chevalier et le vilain dans la belle unité de la Civilisation Chrétienne, n'a plus la même force; n'exerce plus la même influence, et s'éteint graduellement avec le respect de la femme que, par une réaction insensible, on cesse de professer au même degré. Le sensualisme, là où il étend son empire, tue cette plante précieuse qui florissait alors au soleil civilisateur de l'Evangile, détruit le charme et la vertu de ce lien qui sert à unir les esprits et les cœurs, à associer les efforts individuels dans un but collectif ou commun, et qui fut, à une autre époque, un puissant agent de civilisation et de progrès. L'amour, épuré ainsi des éléments qui le profanent en sa fleur, que l'on sentait assez bien dans les âges de foi et qui rayonnait au front de la société comme un diamant au milieu d'une couronne, s'éclipse et ne jette plus qu'une lueur languissante dans les siècles modernes habités par un doute glacial, un matérialisme de plus en plus prononcé, une indifférence stupide pour les choses de l'esprit et du sentiment. Certes, il n'est pas totalement disparu et le parfum s'en retrouve ça et là parmi les odeurs malsaines qui se dégagent de l'atmosphère de notre temps. Mais il a à combattre bien des influences dangereuses pour ne pas se corrompre au contact des misères humaines et des passions mauvaises excitées par une philosophie animale et par les créations voluptueuses du roman. S'il reste sourd aux sollicitations de la matière et résiste encore aux entraînements de la chair, c'est uniquement chez les croyants pénétrés de la dignité de leur être, fortifiés par les chastes émanations de la grâce. Grâce à cette notion et à cette intervention salutaire de Celui qui pourvoit à tout par le gouvernement temporel de sa providence, il se perpétuera dans le monde tant que le Christianisme n'aura pas encore perdu tout-à-fait son pouvoir sur les cœurs. Car pour être vrai et ne pas devenir un principe de mort et de corruption, l'amour doit se maintenir pur et sans tache; ainsi que ces essences qu'on concentre en des vases de cristal, pour leur conserver une vertu qui s'évaporerait au souffle de l'air, il faut, pour le contenir, une âme vierge qui repousse le vice aussi instinctivement que les yeux fuient la laideur dans la nature, ou

que le goût rejette le laid dans les ouvrages d'esprit. Or, pour avoir cette vérité et cette pureté sans lesquelles il n'est pas, l'amour doit être chrétien.

On ne s'étonnera pas de nous voir traiter ce sujet en de graves études, puisqu'il importe au moraliste de tenir compte de ce sentiment qui joue effectivement le premier rôle dans le drame de la vie humaine, dans l'histoire naturelle, religieuse, sociale de l'homme et surtout de la femme, et qu'il a été si étrangement, si systématiquement travesti, défiguré, corrompu par les écrivains à la mode. Envisagée sous cet aspect, cette question est l'une des plus importantes qui puissent occuper la pensée à l'heure actuelle, parce qu'elle soulève les plus hauts problèmes de morale et qu'elle renferme en ses flancs presque tout l'avenir de l'humanité. Soit qu'on la résolve dans le sens matérialiste que prônent sous des formes diverses les romanciers et les sophistes, ou dans le sens spiritualiste qui est en honneur au sein de l'école catholique, il résulte de l'une ou de l'autre solution des conséquences différentes, mais immenses, qui ne peuvent manquer d'influer souverainement sur les destinées de la société. Le caractère de la civilisation et la civilisation elle-même en dépendent. La moralité des individus ou l'immoralité générale sort de l'une ou l'autre doctrine comme le fruit de la fleur et l'effet de la cause. Ces deux systèmes opposés en principe et contraires dans leurs tendances, forment l'une des parties les plus considérables du problème social, et il convient d'y porter la lumière pour concourir à l'amélioration et à l'avancement du grand nombre. L'une de ces théories qui se réduisent si naturellement en pratique, élève l'homme tandis que l'autre le dégrade, fait honorer la femme qu'elle peint sous les traits du beau et du bon, pendant que l'autre la fait mépriser en la ravalant, sans le moindre égard pour la vérité, au personnage et aux fonctions d'une prêtresse de Vénus respirant par tous les pores la luxure qu'elle inspire. Lequel de ces deux enseignements est, je vous le demande, le plus favorable au progrès des lumières et à l'ordre public, le plus propre à promouvoir les saines idées en matière de morale, et à produire une réforme progressive dans les mœurs ?

Il ne faut pas, d'ailleurs, se méprendre sur la portée des œuvres d'imagination dont l'examen dans l'ensemble nous a conduit logiquement aux développements que nous venons de donner à notre pensée sur l'amour, lequel constitue l'objet principal et le fond de ces productions fantaisistes. Quoique dédaignées par les esprits réfléchis, ce sont elles qui généralement exercent le plus d'influence sur le public des lecteurs. Ceux-ci se rebutent pour la plupart aux premières pages d'un livre sérieux et utile, parce qu'il leur demande

quelque contention d'esprit, ou que les grands principes qu'il développe ne sont pas faits pour leur plaisir, n'ayant point l'attraction séduisante du fruit défendu. Mais ils dévorent avec une avidité participant du délire les écrits frivoles qui les introduisent avec un sourire rempli de promesses dans le monde facile du plaisir, et les promènent d'enchantements en enchantements, de surprises en surprises au milieu d'un essaim de beautés complaisantes pour les laisser toujours dans une incertitude pleine de terreur ou d'attrait jusqu'au dévouement, d'ordinaire imprévu. Il leur devient impossible de rompre le charme en fermant le volume qui les tient partagés entre une foule d'impressions dont la vivacité les met hors d'haleine; l'abondance des images, la variété des scènes tour à tour pittoresques ou vulgaires, sombres ou brillantes, joyeuses ou lugubres, voluptueuses ou cruelles, qui se succèdent rapidement sous leurs yeux, la magie du style quand l'écrivain est artiste, la morale relâchée ou plutôt l'absence de morale qui distingue ce faux genre littéraire, tout cela les ravit, les plonge dans le rêve, les transporte en une sorte de région idéale qui est l'antithèse de ce que nous voyons dans la vie réelle, et leur enlève la mémoire du passé, les inquiétudes du présent, les préoccupations d'avenir, s'il ne leur ôte pas la raison. Ainsi le roman, avec ses inventions originales, ses péripéties inattendues, ses peintures lascives ou sanglantes, pénètre profondément le commun des intelligences incapables ou peu désireuses de raisonner leurs lectures,

“ Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.”

Ses héros tiendront plus du dieu que de l'homme, fussent-ils la personnification de tous les vices; ses héroïnes seront des anges de beauté, de grâce, d'élégance et de mélancolie, fussent-elles d'indignes créatures; et les malheureux attirés dans ce piège se prennent à les aimer, à les suivre avec amour dans toutes les situations scabreuses où les engage la fantaisie de l'auteur, prêts à s'incliner devant leur bassesse, admirant et approuvant tout bas leur conduite, n'attendant peut-être qu'une occasion favorable pour les imiter. La corruption qui, auparavant, leur avait paru un monstre dans la nature, une chose hideuse dans les rapports sociaux, change subitement pour eux de forme et d'aspect: elle leur semble aimable, naturelle, charmante, sous les traits d'un *Saint-Preux*, d'une *Nouvelle-Héloïse*, d'un *Werther* ou d'une *Lélia*.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

LE MARQUIS DE MONTCALM

ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

(Suite et fin)

VII

Le froid a paru, la campagne va finir : avant de quitter le théâtre de sa victoire, le camp de Carillon, Montcalm écrit à sa femme et laisse entrevoir une partie de la vérité qu'il a révélée au ministre.

“ En voilà, Dieu merci ! jusqu'aux premiers jours de mai, car si Dieu n'y met la main, il faudra se battre courageusement la campagne prochaine. Nous avons, le 13 septembre, battu une avant-garde de neuf cents hommes à la Belle-Rivière, mais nous sommes inquiets que les six mille sous Forbes n'aient pris revanche. Les Anglais ont eu cette année à Louisbourg, ici, ou à la Belle-Rivière, de cinquante à soixante mille hommes en campagne, et nous, je n'ose l'écrire. Adieu ! mon cœur, aimez-moi. Quand reverrai-je mon Candiac ? Il faut que ma santé soit bonne, mais elle s'use par le travail, car il faut être ici tout et de tout métier : bonne école pour le détail. Je t'aime plus que jamais. ”

En regagnant ses quartiers d'hiver, l'armée essuya sur le lac Champlain une violente bourrasque suivie d'un froid soudain qui menaça d'entraîner au milieu des glaces la pauvre flottille. Chacun y courut quelque risque, “ mais pour moi, ajoute gaiement Montcalm, j'avais au milieu de la tempête le bateau qui portait “ César et sa fortune. ” Dans ce mot échappé à sa plume, Mont-

calm s'est-il trahi ? Ses ennemis, — on sait à son éternel honneur qu'il n'en manquait pas, — ont essayé de faire de lui un ambitieux. Montcalm rêvait, dit-on, le bâton de maréchal de France. C'est vrai ! et jamais le bâton fleurdelisé n'eût été dans une main plus digne. Ce n'est pas tout, Montcalm voulait aussi porter le cordon bleu des chevaliers du Saint-Esprit. Dans une des nombreuses lettres inédites que nous avons sous les yeux ; il lui est arrivé de dire en confidence à sa mère, en faisant allusion au cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis qu'il vient de recevoir : " Encore quelques campagnes et je changerai mon rouge en bleu. " Par malheur la France n'eut pas alors beaucoup d'ambitieux comme lui. Toutes les nobles ambitions il était digne de les éprouver. Cet homme de guerre, tant épris des beautés de l'antiquité et d'un esprit si cultivé, aspirait à un autre honneur, à une place à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mais Montcalm n'obtiendra de l'Académie qu'une épitaphe (1).

Il y avait peut-être pour la colonie quelque chose de plus affreux que l'avenir, c'était le présent. Tout commerce, toute industrie avait cessé : le Canada n'était plus qu'une place assiégée ; la monnaie obsidionale, le papier, se dépréciait chaque jour davantage : la ruine partout et pour tous. Le pire est que le Canada avait encore faim ; le terrible hiver de 1758 et une culture insuffisante, suite du manque de bras, avaient fait avorter la nouvelle récolte comme la précédente. De loin en loin un navire, franchissant à tire d'ailes la croisière anglaise, apportait quelques vivres que Bigot vendait à Québec dans une maison à laquelle est resté le surnom de " la Friponne. " Puis il fallait attendre de nouveau que l'insouciant métropole jetât un morceau de pain à cette fâcheuse colonie qui mangeait trop. Quand Paris avait bien diné, le Canada était rassasié.

Le cœur de Montcalm se déchirait ; au milieu de la misère publique, le général était le témoin de détresses inconnues. Les simples soldats souffraient ; cependant mis en pension chez l'habitant aisé, ils vivaient à peu près. Mais les officiers ! depuis deux ans leur chef endetté lui-même de 26,000 livres, sollicite, implore pour eux quelque supplément de solde, ou du moins le paiement en espèces. " Les réclamations sont restées sans effet et même sans réponse. " Ces officiers victorieux vivent d'expédients et de charités secrètes dans la colonie qu'ils ont sauvée.

Vers la fin de l'automne, Montcalm eut une joie : elles étaient

(1) Cette épitaphe, composée par l'Académie des Inscriptions, en 1760, a été gravée sur le tombeau érigé à Montcalm, en 1859, par les habitants de Québec.

rars alors. Il parvint à faire partir à la fois pour la France l'honnête Doreil et le fidèle Bougainville. Il donna à chacun ses instructions. Enfin un rayon de lumière va pénétrer dans l'ombre où se traitent les affaires de la colonie. Voici comment il présente Bougainville au ministre :

“ Vous avez là un officier capable de vous instruire de tout sans réserve. Il importe au bien de l'Etat qu'un ministre comme vous soit instruit d'un pays d'où la vérité n'a jamais paru. Ce ne sera pas le sieur *Pean*, capitaine de la colonie, envoyé au mois d'août, qui vraisemblablement l'y aura fait parvenir. Cet homme, bras droit de M. Bigot, riche à millions, est l'auteur du commerce exclusif. Ma naissance, ma place, mon caractère ne me permettent pas d'être l'écho des clameurs publiques, sur lesquelles l'habileté des intéressés ferait échouer les preuves juridiques, mais citoyen et serviteur de mon roi, j'expose avec confiance mes gémissements à mon seul ministre.” En même temps il annonce à sa famille l'arrivée de ses deux amis : “ Bougainville passe en France, M. Doreil y passe aussi. Dans les circonstances il fallait des lettres vivantes. Parviendront-elles ?

Un dernier bateau part pour la France le 21 novembre et Montcalm écrit encore : “ Vous me saurez gré, ma mère, de vous écrire jusqu'au dernier moment, pour vous répéter cent fois, qu'occupé du destin de la Nouvelle-France, de la conservation des troupes, de l'intérêt de l'Etat et de ma propre gloire, je songe toujours à vous tous. Nous avons fait de notre mieux en 1756, 1757 et 1758, ainsi soit en 1759, Dieu aidant, si vous ne faites la paix en Europe. Je combattrai au mieux avec ce que j'aurai, un contre six ! ” Puis la porte de glace se referme sur le prisonnier. Pendant six mois pas une lettre ne partira ni n'entrera. Quel hiver ! Qu'il était loin ce joyeux carnaval de 1756.

A la fin de l'année, le bruit se répand que le fort Duquesne est évacué, que Duquesne a sauté. En effet, l'armée de Forbes s'avancant prudemment à travers ces forêts où Braddock avait péri cinq ans auparavant, était arrivée près de la fourche de l'Ohio. L'avant-garde anglaise avait été battue le 23 septembre, mais à l'approche du gros de l'armée, M. de Ligneris, commandant de la place, envoya par eau l'artillerie au poste des Illinois et remonta avec sa garnison de trois cents hommes au “ prétendu fort Machault ” vers le lac Erié. Avant de dire pour jamais adieu à la Belle-Rivière, les Français firent sauter le trop fameux fort Duquesne. Ainsi disparut, dans les flammes, le berceau de la guerre de Sept-Ans. Les rivages déserts de l'Ohio changèrent de maîtres sans le savoir ; Louisville, Cincinnati, Pittsburg et tant d'autres grandes cités

nées sur les bords du beau fleuve exploré par nos pères ne furent jamais à nous. C'est souvent le sort de notre France : avec le fer de l'épée ou de la charrue, elle ouvre le sillon, puis d'autres nations viennent derrière qui sèment et qui récoltent.

Pendant ce temps, le sort de Montcalm et de la Nouvelle-France s'agitait à Versailles. Bougainville et Doreil, chacun de son côté, arrivés à bon port, s'acquittaient de leur mission. La cour, si habituée à des défaites accueillit, avec faveur et non sans curiosité, ces Français qui avaient vu des victoires. "M. de Montcalm étonne ici." C'est la première impression que reçoit Bougainville et qu'il transmet à la marquise de Saint-Véran. Tout ce qu'il demandait, au nom de son général, il l'obtint : "Récompenses pour l'armée, augmentation de solde, et toutes les facilités de faire le bien sans être barré dans ses opérations. Malheureusement, continue Bougainville, il est bien tard et je crois que c'est le cas du médecin après la mort." On nomma Montcalm lieutenant général et, suivant une lettre de Doreil, M. de Crémille, adjoint au ministre de la guerre, demanda en plein conseil pourquoi, en raison de services si exceptionnels rendus à quinze cents lieues de son pays, on ne pouvait pas déroger aux usages et faire dès à présent Montcalm maréchal de France ? Un siècle après, un autre général français, recevait en Amérique, le bâton de maréchal. Montcalm n'y trouva que la mort. Heureux Montcalm !

"De l'esprit, la tête et le cœur chauds, cela mûrira," avait autrefois écrit Montcalm en parlant de Bougainville. Il est curieux de voir dans la correspondance datée de Versailles, combien cela avait vite mûri, et avec quelle prudence le jeune aide-de-camp s'avancait sur cette mer inconnue de la cour. Le futur navigateur ne verra jamais d'océan plus perfide, et pour s'y guider à cette époque, il eut en vain cherché dans un ciel si sombre l'étoile de la France.

Comment parler de Versailles pendant la guerre de Sept-Ans et oublier Mme. de Pompadour, dont le nom est encore maudit par les Canadiens. Quels étaient envers Montcalm les sentiments de la marquise ? D'un mot que prononce le circonspect Bougainville, on peut conclure qu'elle fut longtemps hostile au général. Se souvenait-elle qu'il avait jadis refusé d'épouser une de ses cousines ? Ne lui pardonnait-elle pas d'être l'ami de M. d'Argenson, son ennemi personnel ? "Mme. la marquise de Pompadour paraît rendre enfin à Monsieur votre fils toute la justice qu'il mérite." Ainsi s'exprime Bougainville, en écrivant à la marquise de Saint-Véran. Dans tous les cas, Montcalm (sa mémoire s'en trouve bien), eut l'honneur de n'être pas le protégé de la favorite. Ses amis et ses protecteurs étaient d'une autre race : ils se nommaient Chevert, Conti, d'Argenson.

Une grande mission avait été confiée à Bougainville et à Doreil, au nom du Canada mourant : ils devaient raconter à la France qui ne voulait pas les savoir, les douleurs de ce noble pays ; implorer pour lui des secours en hommes, en vivres, en munitions, si la paix était impossible. Bougainville soumit au gouvernement des cartes détaillées du théâtre de la guerre et plusieurs projets approuvés à toutes les hypothèses. L'une d'elles, hélas ! la plus vraisemblable était le triomphe de l'invasion.

Le gouvernement délibéra longuement sur la réponse aux cris de détresse de la colonie ; on récapitula les ressources disponibles du royaume, et, recensement fait des arsenaux, des ports, des magasins et des casernes, la mère-patrie pouvait disposer en faveur de la Nouvelle-France de trois cent vingt-six recrues et du tiers des vivres implorés ! " Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries," dit cyniquement à Bougainville un ministre de la marine, nommé Berrier.—On ne dira pas du moins que " vous parlez en cheval," répliqua le futur amiral. Berrier venait de dire le dernier mot, la métropole sacrifiait sa fidèle colonie, la mère abandonnait l'enfant.

Était-il possible en 1759 d'arracher le Canada aux serres de William Pitt ? après un premier mouvement d'indignation on hésite à répondre. La paix que Montcalm conseillait comme la seule chance de salut n'était pas réalisable au moment où le fatal traité du 30 décembre 1758, venait de nous river davantage à l'Autriche, dont l'intérêt si opposé au nôtre était de continuer la guerre. D'ailleurs, l'Angleterre, triomphante dans les Indes, aux Antilles et au Sénégal, eut-elle consenti à désarmer sans la cession du Canada ? Il fallait donc poursuivre la lutte et, malgré l'écrasante supériorité de la marine britannique, tenter l'envoi de dix mille hommes à Québec. Certes, pour la flotte de M. de Conflans, mieux valait couler bas, sous les boulets anglais, en vue de la vieille colonie nationale, que de s'enfuir honteusement dans les vases de la Vilaine, ainsi qu'il arriva quelques mois après. Mais si à force de bonheur ou d'exploits, la croisière eût été forcée, si les troupes eussent débarqué, avec quoi les nourrir dans ce pays déjà épuisé ? Terrible dilemme. Sans nouveaux défenseurs, la colonie était perdue : avec eux, elle risquait de périr affamée.

Du côté de l'opinion publique nul espoir. La nation qui allait bientôt demander compte de la perte de l'Amérique française était alors le témoin muet de son abandon. Voltaire, le véritable journaliste de cette époque, dans sa prodigieuse correspondance où il parle de tout et de tous, ne prononce pas une seule fois le nom de Montcalm ; il se borne à demander en riant, pendant combien de

temps le pauvre genre humain s'égorgera pour quelques arpents de glace au Canada !

Quoiqu'il en soit, de quels poignants regrets on se sent envahi quand on songe que si le gouvernement de Louis XV avait pu lutter quelques années de plus, la carte du monde était peut-être changée. Les Français qui parcourent aujourd'hui l'Amérique, entreraient par le golfe de Saint-Laurent et sortiraient par celui du Mexique sans cesser d'être chez eux. En gardant le Canada nous conservions par là même dans le Nouveau-Monde, nos territoires de l'Ouest, avec la Louisiane; pour prix de notre alliance, les Etats-Unis, lors de la guerre de l'indépendance, nous en eussent volontiers garanti la paisible possession. La France, restée maîtresse des bassins du Saint-Laurent et du Mississipi, suivant le plan qu'avec un éclair de génie, Vauban avait entrevu dans l'ombre où ces contrées au dix-septième siècle étaient encore cachées ! Quels horizons s'ouvrent devant la pensée !

VIII

Sur les bords du Saint-Laurent, les mois succèdent aux mois sans qu'aucune nouvelle ait franchi la muraille de glace. D'ailleurs qu'espérer ? Montcalm se sait perdu. Du haut du château de Saint Louis qui domine l'horizon, que de fois ses yeux se tournèrent vers l'Orient : c'est le côté de la France. Là bas, au fond des montagnes natales, lui apparaît son cher Candiac, le nid de la famille, où il ne s'abritera pas durant l'orage ; puis ramenant ses regards sur la ville qui s'étend à ses pieds et dont la garde lui a été confiée, il sent son âme défaillante se retremper dans l'idée du devoir et redit avec son cher Corneille :

Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.

Enfin ce mortel hiver s'achève, un premier bateau va partir et Montcalm écrit, le 12 avril 1758, à sa femme : " ... L'ennui ne tue pas et je le vois bien ; ma santé a été médiocre cet hiver, mais ce n'a été que des misères. Je me flatte néanmoins de soutenir une campagne où il y aura travail d'esprit et travail de corps. Je voudrais avoir un grain de foi suffisant pour multiplier les hommes et les vivres. Cependant j'espère en Dieu, il a combattu pour moi le 8 juillet. Au reste, sa volonté soit faite. Je mène ici une vie désagréable ; je me ruine et incertain toujours si les nouvelles de France me consolent, je les attends avec autant

" d'effroi que d'impatience : Etre huit mois sans en recevoir et qui
 " sait si nous en recevrons beaucoup cette année ! Ah ! s'il m'ar-
 " rive quelque récompense et le triste avantage de figurer une ou
 " deux fois dans les gazettes, que je l'achète cher !.....
 " Le nouveau général anglais (Amhert) a de grandes forces et de
 " grands moyens.... ; nous avons sauvé cette colonie l'année der-
 " nière par un succès qui tient quasi du prodige, faut-il en espérer
 " un pareil ? Il faudra au moins le tenter. Quel dommage que
 " nous n'ayons pas davantage d'aussi valeureux soldats. Le peuple
 " et les sauvages ont confiance en moi, j'ai été deux mois à Québec
 " cet hiver, le bruit ridicule et messéant a couru (entre nous) de
 " ma mort du poison. Il a fallu, comme dans Corneille, leur mon-
 " trer *Héraclius* pour les calmer."

Cette lettre navrante n'est pas la seule qu'il écrivit le 12 avril
 1759, il en existe une autre, celle-là chiffrée et adressée au minist-
 res de la guerre. Toutes les indignations, toutes les angoisses
 patriotiques que Montcalm refoulait depuis cinq mois au fond de
 son cœur, jaillissent dans cette dépêche où les phrases brèves et
 saccadées éclatent avec une lueur rapide, comme des coups de feu.
 Dans un relief saisissant les causes de l'inévitable ruine de la
 colonie apparaissent : ténébreuses voleries, concussions, mons-
 trueuses complicités, sont inondées de lumière. De quels traits ce
 grand honnête homme peint le curée du Canada aux abois, et
 l'augmentation des dépenses qui, n'étant que de 13,000,000 en
 1757, se sont élevées au double en 1758 et vont monter à 36,000,
 000 ; " car, ajoute-t-il, tous se hâtent de faire leur fortune avant la
 " perte de la colonie, que plusieurs peut-être désirent comme un
 " voile impénétrable de leur conduite." Puis, traitant de la direc-
 tion des affaires, il récapitule les fautes accumulées pendant l'hiver,
 quand il n'en restait plus une à commettre. Enfin après avoir com-
 paré les misérables ressources de la colonie, aux forces qui vont
 l'assaillir il conclut ainsi : " Si la guerre dure, le Canada sera aux
 " Anglais peut-être dès cette campagne ou la prochaine ; si la paix
 " arrive, colonie perdue si tout le gouvernement n'est pas chan-
 " gé (1)."

Le 10 mai, Bougainville, nommé colonel avant son départ de
 France, débarqua à Québec, apportant aux chefs de la colonie les
 dépêches des ministres : on sait qu'elles renfermaient un aveu de
 complète impuissance. Aussi faible au-dedans qu'au dehors, ce

(1) La lettre de Montcalm à sa femme dont nous avons cité un fragment est
 inédite, celle au Ministre, que nous venons de résumer a été extraite des Ar-
 chives de la guerre et publiées par M. Dussieux.

gouvernement de la décadence ne sévit même pas contre des fonctionnaires dont les crimes lui étaient révélés depuis tant d'années. Aucun châtiment, aucune révocation ne vint frapper les coupables. Rien ne fut changé dans le Canada, il n'y eut que l'espérance de moins. Montcalm reçut des mains de son fidèle aide-de-camp une lettre du maréchal de Belle-Isle, secrétaire d'Etat de la guerre, dans laquelle celui-ci essaye de justifier par la nécessité l'abandon de l'armée d'Amérique et trace au général un plan défensive très resserrée. La dépêche tout entière de la main du ministre, se termine par ces lignes fatales : " Il est de la dernière importance de conserver un pied dans le Canada, quelque médiocre qu'en soit l'espace, car si nous l'avions une fois perdu en entier, il serait comme impossible de le ravoir. C'est pour remplir cet objet que le roi compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté, et que vous mettez en œuvre toute votre industrie et que vous communiquerez les mêmes sentiments aux officiers principaux et tout ensemble aux troupes qui sont sous vos ordres..... J'ai répondu de vous au roi et je suis bien assuré que vous ne me démentirez pas et que pour le bien de l'Etat, la gloire de la nation et votre propre conservation, vous vous porterez aux plus grandes extrémités plutôt que jamais subir des conditions aussi honteuses qu'on a faites à Louisbourg dont vous effacerez le souvenir." C'était la condamnation à mort de Montcalm ; son grand cœur ne s'y méprit pas et voici l'accusé de réception de l'arrêt : " J'ose vous répondre de mon entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à mourir."

Quelle inexorable destinée, ou plutôt quel amour de cette patrie qui le sacrifiait ! Périr pour la France eût semblé doux à un tel homme, mais se sentir livré par elle à la mort, n'était-ce pas mourir deux fois ? La victime connaît son sort et elle accepte l'immolation. Une autre angoisse était réservée à Montcalm ; en quittant le port, Bougainville a appris qu'une des filles de son général venait de mourir, mais il ne sait laquelle. " Est-ce la pauvre Mirèbre qui me ressemblait et " que j'aimais tant ! " s'écrie le père. Il l'ignorera toujours.

" Aux armes ! aux armes ! " Ce cri retentit tout le long du grand fleuve ; le tocsin sonne dans chaque clocher, pendant qu'au-dessous montent les chants des prières publiques ordonnées par l'évêque de Québec. Les campagnes sont désertes, martes et castors respirent en paix sans crainte du trappeur ; les eaux ne sont plus troublées par le filet du pêcheur ; en Canada, il n'y a plus que des soldats. On voit des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze ans marcher sous le drapeau qui les abrite pour la der-

nière fois. Dans quelques jours, une proclamation anglaise va leur dire : " Si la folle espérance de nous repousser vous porte à nous " refuser la neutralité que nous vous offrons, attendez-vous à souffrir tout ce que la guerre a de plus cruel. Il sera trop tard de regretter les efforts de votre courage imprudent, lorsque cet hiver vous verrez périr de faim tout ce que vous avez de plus cher. " Vous voyez d'un côté l'Angleterre qui vous tend une main puissante et secourable, de l'autre côté, la France incapable de vous soutenir, abandonnant votre cause dans le moment le plus critique ; votre sort dépend de votre choix. " Vive la France ! " répondrons les Canadiens, affamés, ruinés et décimés.

Trois mille deux cents hommes de troupes de France, quinze cents soldats de la colonie, deux cents cavaliers et douze cents miliciens armés de fusils de chasse, voilà les chiffres officiels des forces françaises à l'ouverture de la campagne de 1759. Un convoi de dix-sept bâtiments guidé par le capitaine Canon, célèbre corsaire de Dunkerque, qui suivait Bourgainville, amena trois cent vingt-six recrues, des munitions et quatre-vingts jours de vivres pour le soldat. " C'est toujours quelque chose, écrivait Montcalm au ministre, " le peu est précieux à qui n'a rien. " Défendre le fort Niagara qui protégeait le cours du Saint-Laurent en amont ; résister, s'il était possible, sur le lac Champlain, pour ne pas laisser l'ennemi couper en deux la colonie ; enfin, concentrer sous les ordres de Montcalm les forces principales, environ douze mille hommes, autour de Québec, objectif évident de l'invasion anglaise, tel était le plan de la défense.

Pitt, maître absolu de l'Angleterre et des colonies, avait résolu d'en finir avec cette poignée d'enfants perdus de la France. L'effort fut proportionné aux ressources immenses dont disposait le gouvernement britannique. Comme l'année précédente, l'ennemi entra par trois côtés. Cette fois la pointe de toutes ses baïonnettes fut dirigée vers le cœur de la colonie, Québec, où les trois armées d'invasion devaient se rejoindre ; néanmoins deux attaques échouèrent. Le général Prideaux venant de l'Ouest, périt à la prise du fort Niagara et son armée s'arrêta court ; Amherst, commandant en chef, chargé de descendre à la tête de douze mille hommes, le Champlain et le Richelieu, ne put jamais déloger Bourlamaque, retranché avec deux mille cinq cents Français et Canadiens dans l'île aux Noix, à l'entrée du Richelieu. Mais c'est de l'Est, que devait venir pour notre vieille colonie, le coup mortel. Vingt-deux vaisseaux de ligne, trente frégates et une multitude de transports ont été rassemblés à Louisbourg ; dix mille soldats sont à bord, la flotte et l'armée ont pour chefs des hommes dont la plupart devien-

dront célèbres. A leur tête est un général de trente-deux ans, James Wolf, choisi entre tous par le grand Pitt lui-même. Pour la première fois, Montcalm rencontre un ennemi digne de lui. En ces deux rivaux se retrouvaient au plus haut degré les qualités des deux peuples, alors aux prises pour la souveraineté du Nouveau-Monde ; mais pour le dédain de la vie, pour l'amour passionné de la gloire, de la patrie et des lettres, Wolf et son rival appartenaient à la même race, à celle des héros.

Au milieu du mois de mai, presque dans le sillage des navires de Bougainville, la flotte anglaise parut sur le Saint-Laurent. Dans cette navigation inconnue et pleine de périls, elle était guidée par un pilote canadien, un transfuge, qui a laissé son nom en ôtage à l'histoire : " Denis de Vitré." Chaque marée pousse en avant les navires de l'invasion, ils ont franchi le cap Tourmente, puis la grande île d'Orléans. Un gigantesque rocher de granit et d'ardoises s'élançant de la rive septentrionale, semble barrer le fleuve. Au pied et sur la cime de ce roc, apparaît aux Anglais, sous les rayons d'un soleil de juin, un étonnant assemblage de rochers en branle, de batteries en feu, d'esplanades verdoyantes, d'arbres séculaires, de domes et de toits métalliques, réfléchissant la lumière comme autant de miroirs ; ville couronnée par une citadelle aux bastions à pic, qui domine à son tour un cap de mille pieds de hauteur, sortant tout droit du fleuve, éblouissant tableau qui se reflète dans l'ombre d'un bassin assez immense pour contenir cent vaisseaux de ligne à cent vingt lieues de la mer. C'était la capitale de la Nouvelle-France. A deux reprises déjà, les vaisseaux anglais étaient venus saluer de leurs canons la ville de Champlain, mais cette troisième fois des hurrahs de victoire se mêleront aux dernières bordées et les mâts seront pavoisés au retour. Dès 1758, Montcalm écrivait au ministre : " Il y a deux ans que je ne cesse de parler de l'entreprise et de la descente que l'ennemi peut faire à Québec ; on ne veut rien prévoir ni rien ordonner." Dans sa dépêche du 12 avril 1759, le général dit encore : " A Québec, l'ennemi peut venir si nous n'avons pas d'escadre, et Québec pris, la colonie est perdue : cependant, nulle précaution. J'ai écrit, j'ai fait offre de mettre de l'ordre pour empêcher une fausse manœuvre à la première alarme ; la réponse : nous aurons le temps." La flotte anglaise en rivière, on avait dû cependant aviser à la défense. Soutenir un siège dans Québec eut été folie, car la ville, imprenable par eau, était à peine close du côté de la terre ferme : il fallait donc à tout prix, en s'opposant à un débarquement, empêcher l'ennemi de tourner la place. A gauche, à partir de l'embouchure du St. Charles, située au pied même de

Québec, la côte du Saint-Laurent est d'un accès facile ; en toute hâte on y construisit un retranchement long de deux lieues et aboutissant au ravin par lequel l'écumeux Montmorency se précipite dans le grand fleuve. Au milieu de cet immense camp retranché qui prit le nom de Beauport, village voisin, l'armée française dressa ses tentes. A droite de la ville, en remontant le fleuve, ce ne sont que gigantesques falaises dentelées, partout à pic, sauf quelques rampes escarpées et bien fortifiées, du haut desquelles une poignée d'hommes suffit à pousser dans l'abîme des régiments entiers. Si cette ligne de défense n'était pas forcée avant la mauvaise saison, Québec était sauvé pour un an. Wolf avait trois mois pour s'immortaliser.

L'été était fini, septembre commençait ; des deux généraux partis pour rejoindre Wolf, aucun n'avait paru ; on sait pourquoi. Les restes de Québec brûlaient sous une pluie de feu, lancée depuis deux mois par des batteries établies de l'autre côté du fleuve, à la pointe de Lévis : dans l'île d'Orléans et sur les côtes voisines, pas une créature vivante, pas une maison debout. Cinq cents des plus braves soldats de Wolf étaient couchés au pied des redoutes du Montmorency ; là avait échoué, le 31 juillet, une furieuse attaque, soutenue pendant sept heures par le tir de quatre-vingt pièces d'artillerie ; non moins inutiles trois autres descentes tentées au-dessus de la ville. En vain Cook, le grand marin, avait-il multiplié ses merveilleux sondages, pas un pouce de terre n'avait été conquis sur Montcalm. Devant les Anglais, partout le fer ou le roc. Jamais l'activité du défenseur de Québec ne se montra plus étonnante que dans cette lutte de deux mois avec un ennemi qui, maître absolu du fleuve, y exécutait, à la faveur des marées et de la nuit, des mouvements continuels et rapides. Inquiet pour la retraite de ses innombrables bâtiments aux approches de l'hiver canadien, l'amiral Saunders avait convoqué à son bord un conseil de guerre, et le 20 septembre la flotte devait lever l'ancre.

Wolf, âme de feu dans un corps frêle, était miné par la fièvre du désespoir. Remontant et redescendant sans cesse le fleuve, l'œil attaché sur l'inaccessible muraille, il enviait les ailes des oiseaux du rivage ; mais le génie n'a-t-il pas aussi les siennes ? A une demi-lieue au-dessus de la ville, s'ouvre dans la falaise une petite baie qui portait alors le nom d'anse du Foulon. De là on atteint au sommet par un sentier étroit et escarpé. De tous les accès au plateau c'était le plus impraticable ; ce fut celui-là même que choisit Wolf pour son dernier assaut, devinant par une heureuse inspiration que c'était le chemin le moins bien gardé. Dans la nuit du 12 septembre, plusieurs vaisseaux anglais jetèrent

l'ancre en face du cap Rouge, à trois lieues au-dessus de Québec. Bougainville, détaché du camp de Beauport avec trois mille hommes pour suivre les opérations de cette flotte, bivouaqua en face d'elle, sur le haut de la falaise. Nuit mémorable dans l'histoire. Aussitôt les ténèbres descendues sur le fleuve, Wolf et cinq mille soldats d'élite s'embarquent dans des chalands cachés à bord des vaisseaux et se laissent dériver avec la marée baissante : "Qui vive !" crient les sentinelles placées le long de la côte ; "France ! bateaux de vivres," répondent les barques, car les Anglais savaient qu'ordre avait été donné aux postes français de laisser cette nuit-là descendre par eau des provisions du cap Rouge à Québec. Pendant que le courant emporte vers l'anse du Foulon ces étranges vivandiers, Wolf, l'âme toujours enivrée du grand, récite à demi-voix le chef-d'œuvre élégiaque que Thomas Gray venait d'achever et qui se termine par ces mots prophétiques : "Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau." Puis, s'adressant à ses compagnons, il leur dit : "Je préférerais la gloire d'avoir écrit de si beaux vers à celle de vaincre demain." Enfin les barques s'arrêtent ; une agile avant-garde saute à terre, escalade à tâtons et dans un silence de mort la terrible falaise, surprend le poste qui la gardait négligemment et facilite l'accès du plateau à Wolf et à ses régiments suspendus au milieu de la nuit entre le ciel et la terre. Les premiers rayons de soleil coloraient à peine les rochers du cap aux Diamants, que déjà quatre ou cinq mille anglais étaient rassemblés derrière Québec pendant qu'à Beauport le tambour réveillait en sursaut le camp français.

Bourlamaque était dans l'île aux Noix, Bougainville au cap Rouge et Lévis aux rapides du Saint-Laurent. Quelques milliers d'hommes, la plupart miliciens ou sauvages, formaient l'armée de Montcalm, le 13 septembre 1759. Au travers d'une inévitable confusion, le général donne rapidement ses ordres, monte à cheval, et l'épée à la main, marche à l'ennemi. Les Anglais l'attendaient, rangés en bataille dans les plaines d'Abraham, en face des fortifications ébauchées de Québec. Ce fut au milieu de ces champs à demi défrichés, connus sous le nom de leur possesseur, un obscur pilote du Saint-Laurent, que se décida l'avenir de l'Amérique ; ce fut là que la race celtique se vit arracher sa conquête, et que l'œuvre de deux siècles fut anéantie en un éclair.

En attaquant sur l'heure, avec des troupes doutenses en rase campagne, un ennemi éprouvé et déjà maître du terrain, Montcalm ne se laissa-t-il pas emporter par l'impétuosité de son courage ? Ne pouvait-il pas attendre le corps de Bougainville, retardé

dans sa marche ? Tout enfin ne valait-il pas mieux que de jouer le sort du Canada sur un coup de dé ? Question complexe, que des hommes spéciaux discutent encore aujourd'hui et dont l'étude des circonstances et du terrain peut seule livrer la clé (1). Nous dirons que dans sa carrière militaire, le vainqueur de Carillon a donné assez de preuves de talent et qu'il était, suivant l'expression du major-général, "trop lumineux" pour n'avoir pas différé la bataille si ç'eût été possible. "On se fusilla pendant longtemps, dit un témoin oculaire (2); enfin, vers dix heures, M. le marquis de Montcalm voyant l'ennemi se grossir de plus en plus et quelques pièces de canon qui tiraient, jugea à propos de ne pas leur laisser le temps de se fortifier davantage et donna le signal pour charger l'ennemi. Les troupes s'ébranlèrent avec beaucoup de légèreté, ainsi que les Canadiens, mais après quelques pas en avant, le petit bouquet de bois qui s'allongeait sur la droite, servit de retraite aux miliciens, qui laissèrent marcher seuls les cinq bataillons, ce qui occasionna un peu de flottement. Enfin, après s'être approché à la portée du pistolet et avoir fait et essuyé trois ou quatre décharges, la droite plia et entraîna le reste de la ligne." Les grenadiers de Louisbourg chargent alors à la baïonnette : Wolf est à leur tête. Déjà une balle l'a frappé au poignet, une seconde, puis une troisième l'atteignent à la poitrine ; il chancelle : "Soutenez-moi, dit-il, que le soldat ne me voie pas tomber." On l'emporte ; le mourant entend dire : "Ils fuient !—Qui ? demanda-t-il.—Les Français, lui répondit-on.—Je meurs heureux," murmure le héros, et il expire après avoir donné l'ordre de couper la retraite à l'ennemi par la vallée du Saint-Charles.

Pendant que les agiles montagnards Écossais "avec leurs plaids flottants et leurs larges claymores, poursuivent comme des démons furieux, les fuyards sur la colline Sainte-Geneviève" le général de cette armée vaincue revenait lentement à cheval, soutenu de chaque côté par un grenadier et entrainé à Québec par la porte Saint-Louis. Deux fois touché dans la mêlée, il avait, en ralliant les tirailleurs pendant la retraite, reçu une balle dans les reins. "Comme bien de temps à vivre ?" demande-t-il au chirurgien qui sonde sa blessure. "Quelques heures seulement, mon général.—Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec." Ainsi qu'il se cou-

(1) Dans l'étude publiée récemment par le colonel Beatson, du corps royal du génie, l'auteur, qui connaît les lieux pour avoir été longtemps en garnison à Québec, n'hésite pas à approuver l'attaque soudaine de Montcalm : "Les raisons du général français, n'ayant jamais été ni bien comprises ni bien appréciées."

(2) Relation du sieur Joannès, major de Québec.

c'était dans son manteau, le soir d'une bataille, Montcalm s'étend paisiblement sur son lit de mort : la journée du soldat a été rude, mais la campagne est finie. Ramesay, gouverneur de Québec et le commandant du *Royal-Roussillon*, lui demandent ses ordres. " Mes ordres, répondit-il, je n'en ai plus à donner ; j'ai trop à faire à ce grand moment et mes heures sont très-courtes. Je vous recommande seulement de ménager l'honneur de la France." Montcalm croyait sa tâche accomplie, mais à travers la grande ombre qui déjà l'environne, un devoir inachevé lui est apparu : un peuple a espéré en lui, un peuple l'a aimé, qui est menacé par la vengeance d'un ennemi irrité. Ces pauvres Canadiens, le mourant ne peut plus les défendre, mais il peut encore intercéder pour eux, et il se fait suppliant afin de donner aux vaincus le reste de sa vie. " Général, écrit-il à Townsend, le successeur de Wolf dans le commandement, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens, Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés : qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur." Puis il implore humblement pour lui-même la clémence d'un autre vainqueur, le seul qu'il puisse maintenant redouter, reçoit avec ferveur les sacrements et expire à quarante-huit ans, le 14 septembre au matin. Il fut enterré le soir du même jour au bruit de la canonnade et à la lueur des flambeaux dans l'église des Ursulines, la seule à Québec qui ne fût qu'à moitié détruite par les projectiles. La tradition veut que son corps ait été déposé dans l'excavation formée par l'explosion d'une bombe anglaise. Le fait n'est pas prouvé ; mais qu'importe, Montcalm n'a-t-il pas été enseveli, comme il l'avait juré, sous les ruines de la Nouvelle-France. Dans son agonie, il s'était écrié : " Ma consolation est d'avoir été vaincu " par un ennemi aussi brave." L'Angleterre a retenu cet hommage d'un héros mourant, et en 1827, elle a fait élever à Québec un obélisque de soixante pieds de hauteur, sur lequel on lit ces deux noms : WOLF-MONTCALM. C'était, avec sa dette, payer celle de la France où pas une pierre ne garde le souvenir de Louis de Montcalm.

L'homme de guerre, assez brave pour recevoir cinq blessures le même jour, le général qui calmait par sa parole la sédition de ses soldats affamés et remportait avec eux la victoire de Carillon, avait atteint " le grand " ; il touchait à la gloire, la mort l'arrêta en chemin et il n'est demeuré que le héros de l'honneur national. Est-ce assez pour le serviteur fidèle qui, voué par son pays à la mort, ne laissa échapper contre lui, ni plainte, ni murmure, expirant ainsi sans reproche, comme il avait

vécu sans peur. Si la France n'élève des statues qu'aux victorieux, elle devait au moins à Montcalm un tombeau. Les Canadiens s'en sont souvenus pour elle. Essayez de chasser de l'histoire la poésie, il y a une place d'où l'on ne peut la bannir, c'est le cœur de l'homme. Montcalm tombant sous les murs de Québec est resté et restera pour le peuple qui fut vaincu avec lui, comme le dernier défenseur, comme le dernier ami. Dans cette victime chevaleresque, les Canadiens n'ont pas cessé de voir l'image de la patrie perdue, de leur pauvre France à qui l'on pardonne beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé. Le tombeau que la mère patrie devait à son héroïque représentant, a été élevé par souscription nationale des habitants de Québec et béni le 14 septembre 1859, anniversaire centenaire de la mort du vaincu.

Pendant que Montcalm expirait, ses troupes dispersées et sans chefs les deux brigadiers généraux ayant été tués, s'étaient enfuies dans le camp de Beauport, puis, à la nuit, elles avaient rallié le corps de Bougainville. La petite armée ainsi reformée battit en retraite en remontant le long du fleuve jusqu'au fort Jacques Cartier. C'est là que le chevalier de Lévis accourant des rapides du Saint-Laurent, rejoignit le 17 septembre les débris d'armée dont la mort de Montcalm lui donnait le commandement. Cet officier, d'une bravoure léonine, enleva le jour même ses troupes et marcha sur Québec pour faire lever le siège. A quatre lieues de la ville on apprit qu'elle était depuis la veille au pouvoir de l'ennemi; le lâche Ramesay, ce gouverneur à qui Montcalm mourant recommandait de ménager l'honneur de la France, avait capitulé sans attendre un coup de canon. L'hiver qui approchait suspendit les opérations militaires.

Cernée dans un coin de terre de quelques lieues carrées, isolée du monde entier, sans argent, presque sans pain et sans poudre, au milieu des terribles rigueurs d'un hiver canadien, à quoi songeait une poignée de vaincus ? A préparer la revanche, à reprendre Québec ! A la fin d'avril, le dégel ne laissant ouvert qu'un canal au milieu du fleuve, les deux frégates françaises l'*Atalante* et la *Pomone*, suivies de quelques transports, descendirent de Montréal avec un petit matériel de siège : les troupes les accompagnèrent par la route de terre enfonçant jusqu'au genou dans la neige fondante. On espérait surprendre l'ennemi, un hasard lui révéla notre marche ; un canonier de la flotte, tombé à l'eau, parvint à se hisser sur un glaçon que le courant emportait ; devant Québec les Anglais recueillirent ce soldat évanoui sur son radeau de glace ; entre leurs mains il se ranima un instant, trahit involontairement le secret et expira. Quatre mille hommes avec vingt-deux pièces

d'artillerie sortirent aussitôt de la ville pour écraser pendant sa marche l'armée française alors composée de trois mille soldats de ligne et de deux mille Canadiens et sauvages, avec des cotteaux emmanchés au bout des fusils, faute de baïonnette. Le choc eut lieu, le 28 avril 1760, dans ces mêmes plaines d'Abraham, sept mois auparavant, théâtre de la défaite de Monicalm. Une magnifique charge, furieuse, désespérée, décida la victoire. Les Anglais culbutés, enfoncés, s'enfuirent derrière les murs de Québec, laissant sur place toute leur artillerie et douze cents morts et blessés. De notre côté gisaient à terre tous les grenadiers et cent quatre officiers, parmi lesquels le vaillant Bourlamaque qui avait conduit la charge. C'est la mémoire de cette lutte héroïque que le peuple franco-canadien, peuple des traditions et des souvenirs, a voulu perpétuer en élevant en 1865 "aux braves de 1760" une colonne monumentale, digne pendant de celle que les Anglais avaient érigée en l'honneur des combattants de 1759. Le siège de Québec commença : les pièces de nos batteries avaient vingt coups à tirer par vingt-quatre heures, mais l'espérance soutenait tout ; "un seul vaisseau français paraissait devant la ville aurait suffi à en obtenir la reddition." Le 15 mai, des voiles parurent sur le fleuve, elles s'approchèrent sans que, pendant longtemps, on put distinguer quel pavillon flottait aux mâts : ce n'était pas celui de la France ; les assiégés, "debout, sur les remparts, en face des tranchées, et élevant en l'air leurs chapeaux avec des hurrahs frénétiques," l'apprirent aux Français. Les vaisseaux anglais s'élançèrent sur nos deux frégates qui, gagnées de vitesse, se jetèrent à la côte. L'*Atalante*, commandée par Vauquelin, brûla sa dernière gargousse et fut prise, sans avoir amené son pavillon. Dans ces derniers jours du Canada, tout est épique ; à bord il n'y avait pas un homme qui fut sans blessure ; quand on héla le navire silencieux, Vauquelin répondit : "Si j'avais de la poudre, vous m'entendriez bien." Lévis, le désespoir dans le cœur, se replia de Québec sur Montréal. "Heureux, heureux jour ! Ma joie et mes transports sont inexprimables," écrivait à la nouvelle de ces événements, Pitt, qui avait tout prévu, tout dirigé.

Sous l'empire d'une idée fixe, les défenseurs du Canada étaient-ils devenus fous ? l'héroïsme peut-il aller jusque-là ? On se le demande en lisant les dépêches de Lévis et de ses lieutenants. "Nous n'avons de la poudre que pour un combat, disait Lévis à la fin de juin, et il est surprenant que nous existions encore, mais si les ennemis ne mesurent pas leurs mouvements, nous en profiterons pour combattre le corps de leurs troupes qui avancera le premier, c'est l'unique ressource qui nous reste." Et en même

temps Bourlamaque écrivait : " Menacés de tous côtés par des forces infiniment supérieures, nous attendons que l'ennemi ait achevé de décider ses mouvements pour l'aller combattre....." Mais Amherst, le généralissime anglais, ne voulait pas risquer une bataille : il attendait pour avancer que la Nouvelle-France n'eût plus dans les veines une seule goutte de sang. Enfin, au mois d'août, les Anglais s'ébranlèrent. Le général Murray, avec une flotte de cinquante-deux bâtiments, remonta vers Montréal, s'arrêtant en face des villages pour désarmer les habitants et brûler les maisons. " Je prie Dieu, écrivait-il à son gouvernement, que cet acte de rigueur soit le seul, car cette partie de ma tâche me révolte." Deux autres armées venant, l'une par le Champlain, l'autre par l'Ontario, se rapprochaient en même temps de Montréal : le fort Lévis et celui de l'Île-aux-Noix, dernières barrières de la colonie, furent réduits en poussière par le feu " de l'immense artillerie que traînait chacune de ces armées," et le 6 septembre, trois corps, formant ensemble une armée de 20,000 hommes de troupes régulières, étaient réunis autour de Montréal défendu par douze mauvaises pièces. " Montréal, dit une relation " officielle, est une ville environnée d'une simple muraille pour " la mettre à couvert contre les sauvages, plutôt que contre des " troupes ; elle était pleine d'un peuple infini qui s'y était réfugié " après la ruine de Québec et les incendies des campagnes ; ce " peuple courut en foule implorer M. de Vaudreuil pour sauver " leur vie et leurs biens ; il ne fallait qu'une nuit à l'ennemi pour " mettre la ville en cendres, toutes les maisons étant en bois, selon " l'usage du pays." Le Canada avait assez souffert, le gouverneur consentit à sauver les restes de l'infortunée colonie : on hissa le drapeau blanc. M. de Vaudreuil et le général Amherst signèrent une capitulation en cinquante-cinq articles, qui a été le véritable traité de cession du Canada à l'Angleterre. On obtint pour les habitants le libre exercice de la religion catholique, la paisible disposition de leurs biens et la promesse de n'être pas *transmigrés* comme les malheureux Acadiens. Mais l'orgueil anglais demandait une victime, il la voulait glorieuse. En pouvait-il choisir une plus belle que l'armée de Montcalm et de Lévis ? Ces soldats, dont les noms devraient être inscrits dans un livre d'or, n'avaient pas sauvé le Canada, mais, par un long martyre, ils avaient racheté, ce qui vaut mieux qu'une colonne, l'honneur de la patrie. Amherst, — l'héroïque Wolf n'eût pas été si brave, eut le courage d'exiger que ce débris d'armée, tout mutilé, mit bas les armes devant vingt mille Anglais ; des huit bataillons venus de France, ils restaient vivants, " tout compris, malades, blessés et invalides,"

deux mille deux cents hommes. On les empila sur des navires trop étroits : puis on descendit vers la mer au milieu d'une cruelle tourmente, presque sans exemple ; les flots du fleuve canadien semblaient se soulever pour retenir nos pères.

Ainsi partirent les Français ; il y avait deux cent trente-quatre ans que Jacques Cartier avait planté sur le continent américain le drapeau aux trois lys d'or : En France, on accueillit Lévis comme un héros et il le méritait ; il devint plus tard maréchal de France ; Bourlamaque, le rude soldat, tout mutilé, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe ; là, il pouvait encore faire tête aux Anglais ; le brillant Bougainville embrassa la carrière maritime, devint un célèbre navigateur, membre de l'académie des sciences, et mourut, à quatre-vingt-trois ans, amiral et sénateur. Qu'ad vint-il de Bigot et de ses complices ? La plupart de ces honnêtes gens étaient revenus en France avec le projet d'y vivre grassement et honorablement de ce qu'ils appelaient leurs économies. Après avoir dévoré Canada, ils comptaient bien le digérer en paix ; mais, du fond d'un trou de bombe à Québec sortait une voix accusatrice qui leur demandait compte de la ruine de la colonie. Les officiers, les soldats et les fonctionnaires, rentrés en France les mains nettes, ne se taisaient pas ; l'opinion publique s'émut à tel point qu'il fallut bien se décider à lui faire quelque sacrifice : un arrêt du conseil d'Etat institua une commission de magistrats au Châtelet, présidée par M. de Sartines, lieutenant de police, pour juger souverainement " les auteurs des prévarications commises au Canada ; " Bigot et cinquante-cinq autres accusés comparurent : l'instruction, chargée d'éclaircir ces mystères d'iniquités, dura près de deux ans. Enfin les coupables furent condamnés à restituer douze millions ; en outre, Bigot et son subdélégué, Varin, étaient bannis à perpétuité. Ces gens experts en bonnes affaires, n'en avaient jamais fait une meilleure, car ils méritaient la corde. Les juges s'excusèrent sur l'absence d'un texte qui punit de mort leur crime : pour l'honneur de la France, ce genre de trahison n'avait pas été prévu. Au commencement de l'année 1763, la paix avait été conclue ; la France cédait à l'Angleterre non-seulement le Canada, mais encore toute la rive gauche du Mississipi, moins la ville de la Nouvelle-Orléans. Tel fut le traité de Paris que Louis XV signa, sans que l'histoire ait recueilli une larme ou un soupir de l'indigne descendant de Henri IV, le fondateur de la Nouvelle-France.

Le 20 janvier, la veille du jour où, selon l'usage, les hérauts d'armes annoncèrent au peuple de Paris, la signature officielle de la paix, on avait inauguré sur la place que Gabriel venait de des-

siner entre les Tuileries et les Champs-Élysées, la statue équestre du roi couronné de lauriers. Était-ce la main indignée d'un Canadien qui traça, sur le piédestal, cette inscription qu'on y lisait le lendemain de la fête :

Il est ici, comme à Versailles,
Il est sans cœur et sans entrailles.

L'Angleterre a gardé le Canada, mais sa conquête lui a coûté cher. Pour tout esprit sagace, il était évident que dans la soumission des colonies Anglo-Américaines à la métropole, le souci d'une invasion "des turbulents gaulois", entraînait pour une grande part. Une fois les planteurs rassurés, l'Angleterre aurait dû redoubler de précautions vis-à-vis d'eux. Pitt, "idolâtré dans les colonies" l'avait bien compris ; mais, à peine eût-il quitté les affaires, à peine la paix fut-elle signée, que le gouvernement britannique énié par le succès, entreprit d'exploiter, au point de vue fiscal, les colons américains : ceux-ci, déjà fatigués du joug commercial que la métropole leur imposait, se regardèrent, se comptèrent et l'on sait le reste : l'épée de Washington était à deux tranchants.

Cette perspective des revers de l'Angleterre, si en effet, Montcalm l'a entrevue (1), a-t-elle suffi pour le consoler de son inévitable défaite ? c'est douteux, car l'Angleterre pouvait être atteinte sans que la France fut réhabilitée et c'était surtout l'honneur perdu qu'il fallait rendre à la patrie ; mais si Montcalm mourant avait pu voir la France, vingt ans après, purifiée par les vertus de son roi, rayonnante de la beauté de sa reine, dicter avec une austère et généreuse grandeur la paix de 1783, alors dans son agonie solitaire, le vaincu de Québec se serait écrié comme son rival triomphant : "Je meurs heureux."

CH. DE BONNECHOSE.

(1) A la fin du siècle dernier on a publié dans les gazettes anglaises une lettre où Montcalm prédit d'une façon quasi-prophétique la rébellion prochaine des colonies anglo-américaines. Cette lettre, qui serait tombée entre les mains des Anglais, après la prise de Québec, est datée du 29 août 1759 et adressée au cousin du général, le président Moïse : l'*Union*, du 22 avril 1865, en a donné la traduction. Outre de sérieux indices d'anachronismes, on ne retrouve dans cette lettre ni le style ni les idées générales de Montcalm, et il paraît évident que ce document, doit être rangé parmi les nombreuses lettres apocryphes attribuées au même personnage.

Notre-Dame de la Guadeloupe du Mexique.

Il n'y a pas, que je sache, sur notre continent, un sanctuaire aussi vénérable par son origine, que celui de Notre-Dame de la Guadeloupe du Mexique.

C'est la Ste. Vierge Elle-même qui en a demandé la construction, et Elle l'a choisi pour y fixer le trône de sa miséricorde. Les mexicains le vénèrent depuis trois siècles et demi et malgré toutes les ruines qui se sont faites dans leur pays, dans ces derniers temps ; malgré les profanations sacrilèges dont il a été l'objet, le sanctuaire de la Guadeloupe reste toujours le temple saint où les fidèles cherchent lumière et consolations. La petite colline où il s'élève comme un phare, est la montagne d'où le secours viendra à ce malheureux peuple catholique, à l'heure fixée par Dieu pour sa régénération.

Ce jour luira pour le Mexique lorsqu'il reviendra à ses traditions catholiques, qu'il donnera à l'Eglise et à ses pasteurs la liberté de lui faire du bien, qu'il rappellera les communautés religieuses aujourd'hui exilées. Les âmes pieuses peuvent hâter ce moment par leurs prières ferventes ; c'est dans l'espoir de les intéresser à cette œuvre que j'écris les pages suivantes. Puissent-elles être lues avec intérêt et provoquer ce secours de charité en faveur d'un peuple que Marie-Immaculée a pris sous protection au berceau de son existence.

I.—JUAN DIÉGO—PREMIÈRE APPARITION.

Il y avait dix ans et quatre mois que les Espagnols avaient fait la conquête du Mexique. C'était un samedi, le 9 décembre 1531, un pauvre mexicain du nom de Juan Diégo, sortait du village de

Quatitlan, pour aller à Mexico, à une lieue de là, entendre la messe à l'église de Santiago et assister aux instructions des Pères Franciscains.

Juan Diego était un Indien nouvellement converti, pauvre des biens de la terre, mais riche des vertus chrétiennes de simplicité, d'innocence et de chasteté. Maria Lucia, sa femme, était chrétienne comme lui. Il avait appris des bons Religieux Franciscains à honorer la Très-Sainte Vierge d'un culte spécial ; aussi, nous le voyons quitter sa petite hutte en roseaux, dès le point du jour, pour aller assister aux saints mystères qui se célébraient ce jour-là en l'honneur de Marie.

L'aurore commençait à blanchir le ciel, et Juan Diego arrivait au pied de la colline de Tepeyacac (1), qui domine la lagune près de Mexico, lorsqu'il entendit, planant au-dessus de lui, les sons d'une musique harmonieuse, pareils à des chœurs que de petits oiseaux auraient formés de concert. Surpris de cette nouveauté, il leva les yeux pour découvrir d'où venaient ces accords si doux, et il vit au haut du Tepeyacac une nuée blanche et lumineuse qui se transformait merveilleusement à ses regards : une gerbe de lumière s'échappait du centre, et, en s'éparpillant symétriquement, formait une auréole, aux teintes variées, comme les couleurs de l'arc-en-ciel. La lumière qui jaillissait de la nue miraculeuse lui paraissait d'une clarté extraordinaire. Semblable vision aurait dû porter le trouble et la crainte dans le cœur du pauvre Indien, mais il n'en fut pas ainsi. Quelque chose d'ineffable se passait en lui, des sentiments de joie et de bonheur dilataient son cœur, et des délices inconnus remplissaient son âme.

Dans son ravissement et sa simplicité, l'Indien se disait à lui-même : " Qu'est-ce donc que je vois et que j'entends ? où suis-je transporté ? Est-ce que par hasard je serais transporté dans le paradis de délices que nos premiers parents appelaient le *jardin des fleurs*, ou dans une terre céleste cachée aux yeux des hommes ? " Il s'était arrêté, doutant de ce qu'il voyait, doutant de lui-même, lorsqu'il entendit une voix, douce comme un écho du ciel, qui sortait de la nue et l'appelait par son nom. Il se hâta d'arriver sur la colline, et il vit, environnée de splendeur, une femme d'une beauté ravissante : une vive lumière s'échappait de sa figure et de ses vêtements, transformait les pierres et les ronces de la colline, et les faisait étinceler de l'éclat de l'or et des pierres précieuses sous les feux du soleil.

(1) Le mot *Tepeyacac* signifie sommet de la colline.

II.—UN MESSAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Lorsque l'Indien se fut approché, la Mère de Dieu, car c'était Elle, lui dit, en langue astèque, avec une voix d'une tendresse inexprimable :

—*Napiltzin Juan, campa tiaub?*—Mon fils Juan, où vas-tu ?

—Je vais, noble Dame et ma Souveraine, répondit l'Indien vertueux, je vais à Mexico, dans le quartier de Flatelolco, pour assister à la messe que nous disent les ministres de Dieu, vos serviteurs.

En entendant ces paroles, la Sainte Vierge lui déclara ses intentions et le motif de son apparition.

—Sachez, mon fils bien-aimé, que je suis Marie, Mère de Dieu, et que je veux montrer mon amoureuse clémence aux Indiens, la compassion que j'ai pour eux et pour tous ceux qui m'invoquent dans leurs peines et leurs afflictions. Mon désir est qu'il se construise un temple en ce lieu (1), où je verrai vos larmes et j'entendrai vos soupirs, pour vous consoler et vous soulager. Maintenant, pour mettre ce projet à exécution, tu vas aller à Mexico te présenter à l'évêque et lui faire part de mon désir. Tu lui rapporteras tout ce que tu as vu et entendu ; sois certain que je te serai reconnaissante de ce que tu feras pour moi.

—Mon fils, tu viens d'entendre l'expression de ma volonté, va en paix, et sois assuré que le succès couronnera tes efforts.

L'Indien se prosterna aux pieds de la merveilleuse Apparition, et, avec un cœur débordant d'amour, il promit d'exécuter ce qu'Elle voulait. bien lui commander.

III.—JUAN DIÉGO DEVANT L'ÉVÊQUE DE MEXICO.

Il se mit aussitôt en route pour Mexico. Il alla droit au palais de l'Évêque, lequel, d'après la tradition, se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Hôpital de l'Amour de Dieu. D. Fray Juan de Zumarraga était alors le premier pasteur de la métropole.

Les domestiques du prélat, en voyant cet Indien pauvre et ignorant, ne firent aucune attention à lui. Cependant ils durent céder à son importunité et lui accorder l'audience qu'il sollicitait. L'Indien étant admis en présence de l'évêque, se mit à genoux (2)

(1) La colline de Tepayacac aurait été souillée, au temps du paganisme, par le culte d'une déesse impure que les Mexicains appelaient dans leur langue *Tenacantzin*, c'est-à-dire Mère des Dieux. Il convenait que les Mexicains convertis à la foi réparassent leurs erreurs passées, sur le lieu même, en y honorant un culte spécial la Mère de Dieu, l'Immaculée Vierge Marie.

(2) C'est une coutume mexicaine. Les enfants s'agenouillent devant leurs parents lorsqu'ils viennent leur rendre compte d'un message.

et lui exposa les motifs de sa visite. Il dit comment il avait été envoyé par la Mère de Dieu, et lui raconta tout ce que la Ste. Vierge lui avait confié.

Le prélat se conduisit avec la prudence que l'on pouvait attendre de sa sagesse dans une matière aussi délicate. Si la Vierge Marie voulait prendre les pauvres Mexicains, sous sa protection, il n'y avait rien d'étonnant qu'elle choisit le plus humble d'entre eux pour être son messenger; mais aussi il y avait à craindre que l'Indien ne fût le jouet d'une illusion ou qu'il ne se laissât séduire par la superstition. Aussi l'évêque congédia l'Indien sans le rebuter, ni le décourager; il l'invita à revenir plus tard en lui disant qu'il avait besoin de réfléchir avant de lui donner une réponse définitive.

IV.—DEUXIÈME APPARITION.

Juan Diégo s'éloigna, la douleur dans l'âme, non pour le peu de cas qu'on semblerait faire de lui, mais parce qu'il croyait qu'on ne voulait pas se rendre aux désirs de la Ste. Vierge. Il s'en retourna chez lui, triste et abattu. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'apparition, il vit que son Auguste Souveraine était là qui semblait l'attendre. Il n'en fut pas surpris, et il alla se prosterner à ses pieds, lui disant avec l'accent d'une humilité bien profonde : "Vierge bien aimée, ma Reine et ma puissante Maîtresse, je viens de voir l'évêque et je me suis acquitté de la commission dont vous m'aviez chargé; il m'a écouté avec bonté, mais je crois qu'il n'ajoute pas foi à mes paroles. Il suppose que la construction du temple que vous demandez est une invention de ma part, aussi je vous prie de jeter les yeux sur une personne noble, élevée et digne de créance; quant à moi qui ne suis qu'un homme vil et bas, je ne saurais mener à bonne fin l'affaire dont vous me chargez. Pardonnez à ma hardiesse; si j'ai manqué au respect que je dois à votre Majesté, ne m'affligez pas de votre indignation, si j'ai proféré des paroles qui vous ont déplu, veuillez me les pardonner."

La Ste. Vierge écouta le pauvre Indien avec bonté, et pour animer sa confiance, elle lui dit qu'elle avait des millions d'anges à ses ordres, mais qu'elle l'avait choisi, lui, son enfant chéri, pour cette œuvre de miséricorde. Elle commanda de retourner auprès de l'évêque et de lui répéter le même message. Le pauvre Juan Diégo représenta à sa divine Maîtresse qu'il craignait de n'avoir pas plus de succès que la première fois; il lui promit pourtant qu'il obéirait et qu'il lui rapporterait fidèlement la réponse de l'évêque.

V.—PREUVE DEMANDÉE.

Il retourna donc au palais épiscopal, le lendemain, dimanche, 10 décembre. Les domestiques l'accueillirent, comme le jour précédent, mais le vénérable prélat le traita d'une manière bien différente. Non-seulement il se montra bienveillant et encourageant pour lui, mais même il le reçut avec une espèce de vénération. L'Indien prosterné aux pieds de l'évêque, lui dit en versant bien des larmes, qu'il avait vu la Mère de Dieu une seconde fois et au même lieu que la première, et qu'elle l'avait de nouveau chargé de demander la construction d'un temple en son honneur. Il ajouta en sanglotant : "celle qui m'envoie, me dit de certifier qu'elle est la Mère de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, la Bienheureuse Marie toujours Vierge."

L'évêque fit beaucoup de questions à son humble visiteur, il s'enquit minutieusement de tous les détails de sa proposition. L'Indien répondit sur tout d'une manière satisfaisante, et avec une simplicité et une candeur qui témoignaient en faveur de sa sincérité.

—Eh bien, dit le prélat, je crois à vos paroles; cependant, pour plus de sûreté, vous allez demander à Celle qui vous envoie; quelques signes qui nous fassent connaître si Elle est bien la Mère de Dieu.

L'Indien lui demanda alors quel signe, il devait prier la Sainte-Vierge de lui donner. Cette réponse qui dénotait la franchise plutôt au prélat et le convainquit que le ciel était vraiment intéressé dans cette affaire. Craignant pourtant qu'il ne se mêlât de la supercherie dans cette affaire importante, il appela quelques-uns de ses domestiques, et leur parlant en secret, il leur dit de suivre l'Indien au lieu où il l'envoyait, de remarquer avec soin tout ce qui arriverait et de le lui rapporter fidèlement.

VI.—TROISIÈME APPARITION.

L'évêque congédia l'Indien et les serviteurs le suivirent. Arrivés à un pont jeté sur une rivière, qui se décharge dans la lagune près de la colline de l'apparition, Juan disparut subitement. Ses surveillants, bien intrigués de l'aventure, se mirent à le chercher; ils parcoururent la colline en tous sens, mais ce fut sans succès. Ils retournèrent alors vers le Prélat, bien convaincus qu'ils avaient été joués. Ils assurèrent à l'évêque que l'Indien était un fourbe et qu'il fallait le châtier, s'il avait encore l'audace de se présenter devant lui. En réalité ce n'était ni par malice, ni par artifice que Juan Diégo était disparu, mais le ciel l'avait voulu ainsi parceque

le prodige ne devait pas avoir d'autres témoins que le pauvre Mexicain qui, par son humilité et sa candeur, avait mérité d'attirer sur lui les regards de la Reine du Ciel.

Se dirigeant vers le lieu où la Sainte-Vierge l'attendait, Juan se prosterna devant Elle et lui raconta toutes les circonstances de son entrevue avec l'évêque ; il lui dit que le prélat, ne se fiant pas à sa parole, voulait un signe, lequel fit connaître que c'était bien la Très-Sainte-Vierge, Mère de Dieu, qui l'envoyait, et que c'était Elle qui demandait la construction d'un temple sur la colline.

La Bienheureuse Vierge se montra satisfaite de tout ce que lui dit l'Indien. Elle l'engagea, avec des paroles pleines de tendresse, à revenir le jour suivant, promettant de lui donner le signe qu'il demandait. Juan, heureux et confus de tant de bontés, promit de revenir le lendemain, et il s'éloigna, avec les plus grandes marques de respect et d'humilité, du lieu saint, où la Reine des Anges daignait lui parler.

VII.—LE MIRACLE DES ROSES.

Sur ces entrefaites, Juan Bernardino, un oncle de Juan Diégo, était tombé malade, et le lendemain des événements que nous venons de raconter, il se trouvait réduit à la dernière extrémité. Il pria alors son neveu d'aller lui chercher un prêtre au couvent de Santiago, à Mexico, parce qu'il désirait se confesser et recevoir les derniers sacrements avant de mourir. Juan Diégo ne pouvait refuser à son oncle ce service que lui commandait la charité chrétienne. Il passa la journée du onze décembre auprès du malade. Le lendemain, qui était le mardi, il se mit en route de grand matin pour aller chercher un religieux, et procurer à son oncle le secours des sacrements de l'Eglise.

L'aube du jour commençait à poindre et dessinait le sommet de la colline sur laquelle Notre-Dame lui avait apparu. Il se rappela alors qu'il avait manqué à la promesse, faite à la Sainte-Vierge, le dimanche précédent. Craignant d'être reprimandé par la Reine du Ciel s'il la rencontrait sur son chemin, il prit un autre sentier, pensant dans sa simplicité, qu'avec cette précaution il allait échapper à ses regards. Il se disait en lui-même, pour calmer sa conscience, que la charité l'obligeait d'abord à secourir son oncle, et que la Ste. Vierge excuserait son retard. Cependant il n'était pas sans crainte d'avoir manqué peut-être gravement. Il en était là avec ses réflexions, lorsque tout-à-coup, il l'aperçut devant lui qui descendait la colline et s'en venait à sa rencontre. Elle marchait au milieu d'une nue resplendissante, la lumière lui faisait

cortège et embellissait toute la nature autour d'Elle. Elle se montrait à Juan telle qu'il l'avait vue la première fois.

— Mon fils, où allez-vous ? quel chemin suivez-vous ?

L'Indien confus, se prosterna aux pieds sacrés de l'Immaculée et lui dit avec la simplicité de son âme candide :

— Vierge bien aimée, ma Souveraine, que Dieu vous garde et vous donne une heureuse santé ! Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire. Apprenez que mon oncle, votre serviteur, est malade d'une maladie mortelle et que je m'en vais en ville chercher un prêtre qui puisse le confesser et lui administrer les saintes huiles. Après que je me serai acquitté de ce devoir, je reviendrai pour recevoir vos ordres. Pardonnez-moi si je vous fais de la peine, et veuillez croire à l'excuse que je vous offre. Je reviendrai demain, dès le matin, sans y manquer.

La Reine du Ciel accepta ses explications et l'informa qu'à l'heure même son oncle était guéri. Juan Diégo le crut sans la moindre défiance et il se disposa à retourner de suite vers l'évêque. La Ste. Vierge dit alors qu'elle allait lui donner le signe que l'évêque demandait, lequel ferait connaître sa puissance et serait une preuve de la mission qu'Elle lui confiait.

— Tu vas aller, lui dit-Elle, sur le sommet de la colline et tu cueilleras les roses qui y fleurissent.

Tu les mettras dans ton manteau, tu viendras ensuite me les présenter et je te dirai ce qu'il faut en faire.

Juan Diégo savait que le rocher vers lequel la Ste. Vierge l'envoyait ne produisait pas de roses, qu'on n'y rencontrait que de petites fleurs sauvages....., cependant il obéit sans répliquer et se dirigea vers la colline. Il fut bien émerveillé d'y trouver un parterre embaumé de roses, brillantes et fraîches comme celles du printemps. Il en cueillit autant que son manteau ou *tilma* put en contenir ; il les chargea sur ses épaules et alla se présenter à la Ste. Vierge qui l'attendait au pied d'un arbre. L'Indien s'agenouillant pieusement devant la Mère de Dieu lui montra avec bonheur son merveilleux trésor. Notre-Dame prit les roses dans ses mains virginales et les laissant tomber dans le *tilma*. Elle dit à l'Indien : Voici le signe que tu vas présenter à l'Evêque et tu lui diras que ces roses sont la preuve de l'ordre que je te donne. Sois prudent, mon fils, ne montre à personne ce que tu portes et ne déplie ton manteau qu'en présence de l'évêque.

VIII.—L'IMAGE MIRACULEUSE.

L'Indien s'éloigna de la St. Vierge et se mit en route pour

Mexico. Chemin faisant, il jetait de temps à autre un regard sur les fleurs qu'il portait et il se récréait de la bonne odeur de leur parfum. Il était tout réjoui ; car il savait que l'Evêque ajouterait foi à ses paroles maintenant qu'il lui montrerait un signe aussi merveilleux. Le pieux serviteur de Marie ne connaissait pourtant qu'une partie des prodiges dont il allait être l'humble instrument.

Arrivé au palais épiscopal, il sollicita la faveur de parler à l'évêque. Ses instances furent d'abord mal reçues, on se moqua de lui et on le laissa attendre. Juan prit patience et il attendit sans inquiétude.

Les domestiques remarquèrent qu'il portait dans son tilma quelque chose qu'il paraissait bien attentif à dérober aux regards. Ils en furent intrigués et voulurent savoir ce qui en était. L'Indien se défendit autant qu'il put, mais ses agresseurs finirent par découvrir son trésor. En apercevant les roses, ils voulurent les prendre ; mais ils furent bien dupés, parce qu'ils ne trouvèrent, dès qu'ils voulurent les saisir, que des roses en peinture dessinées sur le tilma de l'Indien.

Les domestiques avertirent l'évêque de ce qui se passait. Il fit appeler Juan Diégo : celui-ci s'approcha avec respect et exposa de nouveau au prélat la commission qu'il avait reçu ordre de lui communiquer, et en même temps il entr'ouvrit son tilma pour faire voir le signe qui devait attester de ses paroles. Des roses fraîches et parfumées, encore humides de la rosée matinale, roulèrent sur le parquet, et laissèrent voir empreinte sur le tilma une image admirable de la Vierge Immaculée. L'évêque resta surpris à la vue de ce prodige. Il ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou les fleurs si délicates à une saison aussi rigoureuse, ou l'image si belle et si merveilleuse qu'elle paraissait l'œuvre des anges. Une crainte respectueuse remplissait son cœur : le doigt de Dieu, dit-il, se montre dans ces faits miraculeux. S'agenouillant pieusement, il vénéra la sainte Image, et il la fit placer ensuite dans son oratoire.

La renommée du prodige se répandit bientôt par toute la ville. Juan Diégo demeura tout le jour au palais épiscopal. On s'empressait autour de lui, on lui prodiguait les prévenances comme à un homme singulièrement favorisé par la Mère de Dieu.

Le jour suivant l'évêque se fit conduire sur la colline de Tepeyac avec Juan Diégo pour que celui-ci lui fit connaître le lieu où la Ste. Vierge lui était apparue et l'endroit qu'elle avait désigné pour qu'on y construisit un temple en son honneur. Après qu'il eut satisfait l'évêque, Juan Diégo manifesta le désir d'aller voir son oncle qu'il avait laissé dangereusement malade. L'Indien avait déjà dit à l'évêque que la Ste. Vierge lui avait annoncé la

guérison miraculeuse de son oncle lors de sa dernière apparition. C'était un fait qui méritait d'être constaté, aussi le prélat envoya des personnes sages et éclairées avec Juan Diégo pour prendre des informations et lui faire rapport. Ces personnes trouvèrent l'oncle Jean Bernardino en parfaite santé. Lui aussi avait été l'objet de la maternelle sollicitude de Marie. La Ste. Vierge lui avait rendu la santé et s'était montrée à lui, l'informant que l'Image miraculeuse devait se nommer, *Ste. Marie Vierge de la Guadeloupe* (1).

Ayant appris tous ces événements miraculeux, l'évêque fut rempli d'admiration. Il fit venir les deux Indiens dans son palais, parcequ'il les considérait comme dignes du grand respect après les fauvels dont le Ciel les avait favorisés.

Le prélat conserva d'abord l'Image sainte dans son oratoire, mais voyant le grand concours de personnes qui venaient la vénérer, il la fit transporter dans la principale église de Mexico, elle resta jusqu'à ce qu'on eut construit, une chapelle convenable sur les collines de Tepeyac.

Ce fut au milieu d'une grande et solennelle démonstration que la Vierge de la Guadeloupe prit possession du temple élevé par la piété de ses enfants, sur le lieu même qu'elle avait sanctifié par sa présence. La population de Mexico toute entière se mit en marche pour aller porter sur son trône l'Image vénérée. Dès lors la chapelle de Notre-Dame de la Guadeloupe devint un lieu de bénédictions pour tout le pays; c'est là que les Mexicains ont reçu tant de grâces signalées; c'est là que l'Immaculée-Vierge accomplit les promesses faites à Juan Diégo, en exerçant une miséricorde tout spéciale envers les pauvres Mexicains fidèle à l'invoquer.

IX.—L'AUTHENTICITÉ DU MIRACLE.

Le vénérable évêque Zumarraga fit faire une enquête juridique sur le miracle, mais les documents authentiques de cette enquête ont été perdus. Cependant la croyance au miracle de la Guadeloupe repose sur des témoignages solides et incontestables. Nous avons d'abord la tradition unanime et constante du peuple mexi-

(1) On vénère en Estramadure, terre natale de Fernand Cortez, une des Images les plus miraculeuses de l'Espagne, sous le nom de Sainte-Marie Vierge de la Guadeloupe. Quelques-uns prétendent que cette image a été peinte par St. Luc, mais tous s'accordent à dire qu'elle a été donnée par le pape St. Grégoire-le-Grand à son intime ami, St. Léandre, archevêque de Séville. Elle fut d'abord placée dans la cathédrale de Séville où elle resta exposée à la vénération des fidèles jusqu'à l'invasion des Maures. A cette époque les Chrétiens allèrent la cacher sur les montagnes de la Guadeloupe. Après plusieurs années, la Ste. Vierge apparut à un pauvre pasteur et lui fit connaître où se trouvait l'image vénérée du peuple.

cain qui l'a accepté comme un fait divin, authentique. Cette tradition fait partie de son histoire et de sa vie religieuse. Lors de la guerre d'indépendance de 1810, les Mexicains s'étaient soulevés et marchaient au combat au cri de *la virgen de Guadalupe para siempre!* Lorsque Maximilien venait prendre possession de l'empire du Mexique en 1864, les autorités religieuses et civiles de la capitale se rendirent à la petite ville de Guadeloupe pour souhaiter la bienvenue à l'empereur et à l'impératrice; le préfet politique de Mexico commençait sa harangue par ces mots: "Au pied de la merveilleuse colline de Tepeyacac, et près du temple où nous vénérons la protectrice et la mère des Mexicains, la Vierge de la Guadeloupe, nous saluons votre heureuse arrivée....." Ces paroles prises au hasard, dans l'histoire font voir combien la croyance à Notre-Dame de la Guadeloupe a pénétré avant dans la vie nationale des Mexicains.

Notre Saint-Père le Pape lui-même a trouvé les preuves du miracle assez concluantes pour accorder un office propre avec octave en l'honneur de Notre-Dame de la Guadeloupe, et élever la célébration annuelle du miracle au rang de fête patronale de toute la Nouvelle-Espagne.

S'il fallait encore des preuves pour confirmer l'authenticité du miracle, nous pourrions citer le témoignage de la commission de 1666, composée de savants théologiens et de peintres habiles, choisis par l'archevêque de Mexico; celle de 1751, également recommandable, lesquelles attestent que l'Image sainte n'était pas faite de mains d'hommes et qu'elle était miraculeuse.

Parmi les historiens qui ont relaté toutes les circonstances du miracle, nous mentionnerons le bachelier Luis Becerra Tanco, qui fut curé à l'archevêché de Mexico et professeur à l'université. Il faisait partie de la commission de 1666, et a été en état de se renseigner aux meilleures sources. Notre récit, tel que donné ci-dessus, n'est qu'un abrégé du sien.

L'illustre Francisco Antonio Lorenzana y Buitron, archevêque de Mexico, nous fournit aussi des détails bien circonstanciés que j'ai pu mettre à profit. (1)

LS. G. GLADU, O. M. I.

Brownsville, Texas, février 1877.

(1) Cartas Pastorales y edictas et impressas en Mexico, ano de 1770.

Les Tremblements de Terre et les désastres qu'ils ont causés.

Les morts et les ruines occasionnées par les tremblements de terre forment une liste effrayante. Sans entrer dans de longs détails, voici par ordre chronologique les principaux tremblements dont l'histoire fait mention.

Environ 425 ans avant l'ère chrétienne, Eubée—aujourd'hui Nègrepont—devint une île à la suite d'un tremblement de terre, et en l'an 372 avant J. C., Elis et une autre ville du Peloponèse furent englouties. Quatorze ans plus tard, au rapport de Tite Live, le sol de Rome s'entr'ouvrait, et Curtius, lancé au galop de son cheval pour porter un ordre, tomba dans le précipice béant. Treize ans après cet événement Duras, en Grèce, et douze ville de Campanie furent englouties par un tremblement et leurs habitants périrent. L'an 283 avant J. C., Lyrimachie dans la Chersonèse de Thrace avec tous ses habitants, fut ensevelie sous la terre ; dix-sept ans après la naissance de J. C. Ephèse et d'autres villes furent détruites. Herculanium et Pompéi éprouvèrent un violent choc en l'an 63 et furent finalement détruites par une éruption du Vésuve en l'an 79. Quatre villes d'Asie, deux villes de Grèce et deux villes de Galicie furent renversées en l'an 107, et huit ans plus tard eut lieu la destruction d'Antioche. En l'an 126, Nicée, Césarée et Nicomédie, dans l'Asie mineure, furent renversées ; en l'an 357, environ cent cinquante-cinq villes et villages furent endommagés dans le Pont, la Macédoine et l'Asie. L'année suivante Nicomédie fut démolie une seconde fois et ses habitants furent ensevelis sous les décombres.

En l'an 543, un tremblement de terre se fit sentir dans tout le monde connu ; quatorze ans plus tard, Constantinople fut détruite et des milliers de personnes perdirent la vie.

Trois ans après cette calamité, plusieurs villes d'Afrique furent

renversées ; en l'an 742, plus de cinq cents villes de Syrie, de Palestine et d'Asie furent détruites et l'on n'a jamais su que la été le nombre de victimes. Un choc se fit sentir en France, en Allemagne et en Italie, en l'an 801 ; Constantinople et toute la Grèce furent terriblement ébranlées en 936. Un léger choc se fit sentir en Angleterre vers 1089, et vingt-cinq ans plus tard, Antioche et plusieurs autres villes furent détruites. En 1137, Catane, en Sicile, fut détruite et 15,000 habitants périrent ; moins de quarante après, la ville de Calabre, avec toutes ses maisons et ses habitants, fut engloutie dans la mer Adriatique.

Pendant les années 1142, 1274 et 1318, il y eut en Angleterre des tremblements de terre plus ou moins violents. En 1486, plus de 40,000 personnes perdirent la vie à Naples. Au mois de février de l'an 1531, Lisbonne fut frappée par un tremblement de terre terrible ; 1,500 maisons s'écrasèrent, écrasant sous leurs ruines plus de 30,000 personnes. En 1580, plusieurs églises de Londres furent renversées. En 1596, plusieurs villes du Japon furent détruites et des milliers de personnes périrent ; en 1638, Calabre fut de nouveau réduite en ruines. En 1662, un tremblement de terre ébranla toute la Chine, et à Pékin seulement, plus de 300,000 personnes furent englouties vivantes dans le sol. Une calamité pareille se produisit en 1731. La Jamaïque fut détruite en partie en 1692, les maisons de Port-Royal étant englouties à quarante toises de profondeur. Au mois de septembre 1693, plus de 100,000 personnes périrent en Sicile par la destruction de 54 villes et de 300 villages ; Catane disparut pour la seconde fois, sans qu'il restât vestige de la ville ou un seul de ses 18,000 habitants.

Palerme fut presque entièrement détruite en 1726, et dix ans plus tard, une montagne de Hongrie fit un tour complet sur elle-même. Lima et Callao, au Pérou, furent démolies en 1746, et près de 20,000 personnes succombèrent ; en 1752, Andrinople fut renversée presque en totalité. Il y eut 40,000 victimes d'un tremblement de terre au Caire, en 1754 ; la ville de Quito fut détruite en 1756, et Lisbonne, pour la seconde fois, en 1757.

En 1751 un tremblement terre parcourut plus de 10,000 milles carrés en Syrie, à l'époque de la destruction de Balbek ; en 1767, plus de 2,000 personnes perdirent la vie à La Martinique. En 1774 Guatémala, avec 8,000 habitants, fut engloutie ; en 1779, ce fut le tour de Smyrne d'être détruite. L'année suivante, 15,000 maisons de Tauris furent renversées par un tremblement de terre, écrasant sous leurs ruines une multitude d'habitants ; Messine et d'autres villes de Sicile et d'Italie et des villes d'Asie ainsi qu'un nombre immense de leurs habitants éprouvèrent le

même sort. En 1791, il y eut un autre tremblement de terre désastreux en Sicile, un autre, en 1794, à Naples et en Turquie, où l'on compta plus de 10,000 victimes.

Tout le pays compris entre Santa Fé et Panama fut ravagé en 1797, et en 1800, un choc violent se fit sentir de Constantinople, en Roumanie et en Valachie. En 1806, nouveau tremblement de terre à Naples, causant la mort de 6,000 personnes. En 1810, aux Açores, le village de Saint Michel fut englouti et, à sa place, apparut un lac d'eau bouillante. Le 26 mars 1812, la ville de Caracas, dans le Vénézuéla, renversée par un choc violent, écrasa dans sa chute plus de 12,000 habitants. Plusieurs secousses désastreuses se firent sentir dans l'Inde en 1819; la même année un grand nombre de personnes périrent par la même cause à Palerme, à Gênes et à Rome. La Calabre et la Sicile éprouvèrent de nouveaux tremblements de terre en 1826. L'Espagne perdit plus de 6,000 habitants en 1829; et l'on éprouva plus de quarante commotions dans le duché de Parme, pendant l'année 1833.

L'année suivante, la Calabre éprouva une nouvelle secousse et 1,000 ou 1,200 personnes furent tuées à Consenza et dans le voisinage; un désastre pareil se produisit encore en Calabre l'année suivante. Le sud de la Syrie fut durement éprouvé en décembre 1836, et la ville de Port-Royal, à la Martinique, presque entièrement détruite, en 1839. En 1840, l'île de Ternate, une des Moluques, fut ravagée. Un tremblement de terre fit périr une foule de personnes à Zante, dans la mer Ionienne. Plus de 5,000 personnes perdirent la vie au Cap Français, Saint Domingue, en 1842, et la Pointe à Pitre, Guadeloupe, fut entièrement détruite le 8 février 1833. Pendant l'année 1851, Rhodes, Valparaiso et l'Italie méridionale éprouvèrent un violent tremblement de terre, le nombre de victimes fut de 14,000 pour l'Italie. En 1852, les Philippines souffrirent terriblement, Manille fut presque entièrement démolie; et une secousse fut sentie en Angleterre. Thèbes, en Grèce, fut presque entièrement détruite en septembre 1853, et San Salvador, dans l'Amérique du Sud, fut ruinée de fond en comble, le 16 avril 1854. Pendant l'année 1855, Brousse, dans l'Anatolie, et plusieurs localités, dans le centre de l'Europe, furent détruites, et le 11 novembre, Yédo eut à souffrir de nouveau un grand dommage. Le 12 mars 1856, environ 3,000 personnes perdirent la vie dans une des îles Moluques, et, le 12 octobre de la même année, plusieurs îles disparurent englouties dans la Méditerranée. En 1857, plusieurs villes de la Calabre furent renversées et 22,000 personnes périrent en quelques secondes; cette dernière catastrophe porta au chiffre de 111,000 le

nombre des victimes des tremblements de terre dans le royaume de Naples, durant une période de soixante-quinze ans. Corinthe fut presque entièrement démolie en 1858 ; le 21 mars 1859, 5,000 personnes perdirent la vie à Quito, et dans le courant de la même année, Erzeroum, capitale de l'Arménie, éprouva une violente secousse qui causa la mort d'un millier d'habitants. Le 8 décembre 1860, plusieurs édifices de San Salvador furent renversés, mais il n'y eut pas de victimes ; pendant l'hiver de la même année, on éprouva deux légères commotions à Cornwall, en Angleterre. Dans le cours de l'année 1861, plusieurs personnes furent écrasées à Pérouse, Etats de l'Eglise, à Corinthe, en Grèce, tandis que les deux tiers de la ville de Mendoza, capitale de Cuyo, Etat de la Plata, étaient renversés, écrasant 7,000 habitants sous les ruines. Le 19 décembre 1862, un tremblement de terre fit écrouler près de 200 maisons, en outre 14 églises de Guatémala ; quelques mois après 13 villages de l'île de Rhodes furent ravagés. Le 3 juin 1863, Manille, dans les Philippines fut détruite pour la seconde fois, 10,000 personnes perdirent la vie ; pendant l'automne des oscillations se firent sentir dans le centre, dans l'ouest et le nord-ouest de l'Angleterre.

Le 18 juillet 1865, un grand nombre de personnes furent tuées et plus de 200 maisons détruites en Sicile ; dans le courant de la même année, San Francisco, Californie, éprouva une commotion qui causa de grands dommages. Plus de 2,000 oscillations remuèrent les Iles Sandwich pendant la première quinzaine d'avril 1868, causant la mort d'une multitude de personnes et de grandes pertes matérielles ; le 13 août de la même année, le Pérou, l'Equateur et le Chili furent dévastés par un terrible tremblement de terre qui détruisit plusieurs grandes villes le long de la côte ; une marée furieuse acheva la destruction commencée par le tremblement de terre. On estime de 30,000 à 60,000 le nombre des victimes de cette catastrophe, le chiffre exact n'a pu être constaté. De légères oscillations se sont fait sentir sur plusieurs points du globe en 1869, 1870 et 1871 ; mais en 1871, Antioche, en Syrie, fut encore le théâtre d'une terrible dévastation. Pendant la même année (1872) la Californie, l'Orégon, le New Hampshire, une partie du Missouri, le Nevada, la Virginie, la Caucase, l'Islande, le Japon, Sioux City, Long-Island et le comté de Westchester, ces deux dernières localités dans le New York, ont éprouvé des tremblements de terre, lesquels, quoique légers, prouvent qu'il n'y a pas d'endroit de l'univers qui soit à l'abri de ce phénomène destructeur.

LE PAYS DES FOURRURES

(suite)

CHAPITRE XXI.

LES GRANDS OURS POLAIRES.

La seule des quatre fenêtres qui permit de voir la cour du fort était celle qui s'ouvrait au fond du couloir d'entrée, fenêtre dont les volets extérieurs n'avaient pas été rabattus. Mais pour que le regard pût traverser les vitres, alors doublées d'une épaisse couche de glace, il fallait préalablement les laver à l'eau bouillante. Ce travail, d'après les ordres du lieutenant, se faisait plusieurs fois par jour, et, en même temps que les environs du cap Bathurst, on observait soigneusement l'état du ciel et le thermomètre à alcool placé extérieurement.

Or, le 6 janvier, vers onze heures du matin, le soldat Kellet, chargé de l'observation, appela soudain le sergent et lui montra certaines masses qui se mouvaient confusément dans l'ombre.

Le sergent Long, s'étant approché de la fenêtre, dit simplement :

“ Ce sont des ours ! ”

En effet, une demi-douzaine de ces animaux étaient parvenus à franchir l'enceinte palissadée, et, attirés par les émanations de la fumée, ils s'avançaient vers la maison.

Jasper Hobson, dès qu'il fut averti de la présence de ces redoutables carnassiers, donna l'ordre de barricader à l'intérieur la fenêtre du couloir. C'était la seule issue qui fût praticable, et cette ouverture une fois bouchée, il semblait impossible que les

ours parvinssent à pénétrer dans la maison. La fenêtre fut donc close au moyen de fortes barres que le charpentier Mac Nap assujettit solidement, après l'avoir ménagé, toutefois, une étroite ouverture, qui permettait d'observer au dehors les manœuvres de ces incommodes visiteurs.

— Et maintenant, dit le maître charpentier, ces messieurs n'entreront pas sans notre permission. Nous avons donc tout le temps de tenir un conseil de guerre.

— Eh bien, monsieur Hobson, dit Mrs. Paulina Barnett, rien n'aura manqué à notre hivernage ! Après le froid, les ours.

— Non pas "après", madame, répondit le lieutenant Hobson, mais, ce qui est plus grave, "pendant" le froid, et un froid qui nous empêche de nous hasarder au dehors ! Je ne sais donc pas comment nous pourrons nous débarrasser de ces malfaisantes bêtes.

— Mais elles perdront patience, je suppose, répondit la voyageuse, et elles s'en iront comme elles sont venues ! "

Jasper Hobson secoua la tête, en homme peu convaincu.

— Vous ne connaissez pas ces animaux, madame, répondit-il. Ce rigoureux hiver les a affamés, et ils ne quitteront point la place, à moins qu'on ne les y force !

— Etes-vous donc inquiet, monsieur Hobson ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Oui et non, répondit le lieutenant. Ces ours, je sais bien qu'ils n'entreront pas dans la maison ; mais nous, je ne sais pas comment nous en sortiront, si cela devient nécessaire ! "

Cette réponse faite, Jasper Hobson retourna près de la fenêtre. Pendant ce temps, Mrs. Paulina Barnett, Madge et les autres femmes, réunies autour du sergent, écoutaient ce brave soldat, qui traitait cette "question des ours" en homme d'expérience. Maintes fois, le sergent Long avait eu affaire à ces carnassiers, dont la rencontre est fréquente, même sur les territoires du sud, mais c'était dans des conditions où l'on pouvait les attaquer avec succès. Ici, les assiégés étaient bloqués, et le froid les empêchait de tenter aucune sortie.

Pent toute la journée, on surveilla attentivement les allées et venues des ours. Ce temps en temps, l'un de ces animaux venait poser sa grosse tête près de la vitre, et on en entendait un sourd grognement de colère. Le lieutenant Hobson et le sergent Long tinrent conseil, et ils décidèrent que si les ours n'abandonnaient pas la place, on pratiquerait quelques meurtrières dans les murs de la maison, afin de les chasser à coups de fusil. Mais il fut décidé aussi qu'on attendrait un jour ou deux avant d'employer

ce moyen d'attaque, car Jasper Hobson ne se souciait pas d'établir une communication quelconque entre la température extérieure et la température intérieure de la chambre, si basse déjà. L'huile de morse, que l'on introduisait dans les poêles, était solidifiée en glaçons tellement durs, qu'il fallait briser ces glaçons à coups de hache.

La journée s'acheva sans autre incident. Les ours allaient, venaient, faisant le tour de la maison, mais ne tentant aucune attaque directe. Les soldats veillèrent toute la nuit, et, vers quatre du matin, on put croire que les assaillants avaient quitté la cour. En tout cas, ils ne se montraient plus.

Mais vers sept heures, Marbre étant monté dans le grenier, afin d'en rapporter quelques provisions, redescendit aussitôt, disant que les ours marchaient sur le toit de la maison.

Jasper Hobson, le sergent, Mac Nap, deux ou trois autres de leurs compagnons saisissant des armes, s'enlacèrent sur l'échelle du couloir qui communiquait avec le grenier au moyen d'une trappe. Mais dans ce grenier, l'intensité du froid était telle, qu'après quelques minutes, le lieutenant Hobson et ses compagnons ne pouvaient même plus tenir à la main le canon de leurs fusils. L'air humide, rejeté par la respiration, retombait en neige autour d'eux.

Marbre ne s'était point trompé. Les ours occupaient le toit de la maison. On les attendait courir et grogner. Parfois leurs ongles, traversant la couche de glace, s'incrustaient dans les lattes de la toiture, et on pouvait craindre qu'ils fussent assez vigoureux pour les arracher.

Le lieutenant et ses hommes, bientôt gagnés par l'étourdissement que provoquait ce froid insoutenable, redescendirent. Jasper Hobson fit connaître la situation.

“ Les ours, dit-il, sont en ce moment sur le toit. C'est une circonstance fâcheuse. Cependant, nous n'avons rien encore à redouter pour nous mêmes, car ces animaux ne pourront pénétrer dans les chambres. Mais il est à craindre qu'ils ne forcent l'entrée du grenier et ne dévorent les fourrures qui y sont déposées. Or, ces fourrures appartiennent à la Compagnie, et notre devoir est de les conserver intactes. Je vous demande donc, mes amis, de m'aider de les mettre en lieu sûr. ”

Pendant cette opération, les ours continuaient leur manœuvre et cherchaient à soulever les chevrons de la toiture. En quelques points, on pouvait voir les lattes fléchir sous leurs poids. Maître Mac Nap ne laissait pas d'être inquiet. En construisant ce toit,

ASSUREZ VOS MAISONS ET VOS BATIMENTS DE FERME

A LA

CIE. D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA

BUREAU PRINCIPAL

180, RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CAPITAL AUTORISÉ - - - \$1,000,000

OFFICIERS

WM. ANGUS, Président. A. DESJARDINS, M. P., Vice-Président.
EDWARD H. GOFF, Directeur Gérant et Secrétaire.
J. H. SMITH, Inspecteur en Chef.

DIRECTEURS

WM. ANGUS, (*Président de la Compagnie de papier du Canada,*) Montréal.
A. DESJARDINS, M. P., (*Propriétaire du Nouveau Monde,*) Montréal.
HON. M. H. COCHRANE, (*Sénateur,*) Compton.
EDWARD H. GOFF, *Directeur Gérant,* Montréal.
J. M. BROWNING, (*Président du Conseil de l'Agriculture,*) Montréal.

JOHN FLETCHER, Rigaud, Q.
COL. A. A. STEVENSON, Montréal.
J. B. POULIOT, M. P., Rivière du Loup.
THOMAS LOGAN, Sherbrooke.
T. H. MAHONY, Québec.
L. H. BLAIS, Montmagny.
R. MULHOLLAND, Cobourg, Ont.
JOHN FISHER, Cobourg, Ont.
R. AGUR, (*Banquier,*) Ingersoll, Ont.
JAMES H. SMITH, Montréal.

SUCOURSALES

COBOURG, Ont.
W. T. FISH
Agent Général.
J. FLYNN, INSPECTEUR.

OTTAWA, Ont.
W. H. CLUFF
Agent Général.

QUÉBEC
T. H. MAHONY
Agent Général.

AVANTAGES OFFERTS.

Cette Compagnie fait une spécialité d'assurer les bâtiments de ferme, les résidences privées et les propriétés peu exposées, contre les pertes par le feu et la foudre.

Elle paie toutes les pertes causées par le feu ou le dommage fait par la foudre, que l'incendie s'en suive ou non.

Elle assure les animaux contre la mort par la foudre, tant dans les bâtisses que sur le terrain de l'assuré.

Elle refuse d'assurer les moulins, boutiques, tanneries, magasins, hôtels et autres propriétés peu sûres. Elle n'est pas sujette aux pertes lourdes des grandes conflagrations et offre une garantie certaine à ceux qu'elle assure.

C'est une institution purement canadienne, ses affaires sont limitées à la Puissance, et elle est sous la direction d'hommes qui ont consacré plusieurs années à cette branche particulière d'assurance et qui comprennent parfaitement les exigences de la classe des cultivateurs.

il n'avait pu prévoir une telle surcharge, et il craignait qu'il ne vint à céder.

Cette journée se passa, cependant, sans que les assaillants eussent fait irruption dans le grenier. Mais un ennemi non moins redoutable s'introduisait peu à peu dans les chambres ! Le feu baissait dans les poêles. La réserve de combustible était presque épuisée. Avant douze heures, le dernier morceau de bois serait dévoré et le poêle éteint.

Ce serait la mort, la mort par le froid, la plus terrible de toutes les morts ! Déjà ces pauvres gens, serrés les uns contre les autres, entourant ce poêle qui refroidissait, sentaient leur propre chaleur les abandonner aussi. Mais ils ne se plaignaient pas. Les femmes elles-mêmes supportaient héroïquement ces tortures. Mrs. Mac Nap pressait convulsivement son petit enfant sur sa poitrine glacée. Quelques-uns des soldats dormaient ou plutôt languissaient dans une sombre torpeur, qui ne pouvait être du sommeil.

A trois heures du matin, Jasper Hobson consulta le thermomètre à mercure suspendu intérieurement au mur de la grande salle, à mois de dix pieds du poêle.

Il marquait quatre degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (20° centig. au-dessous de glace) !

Le lieutenant passa sa main sur son front, il regarda ses compagnons, qui formaient un groupe compact et silencieux, et il demeura pendant quelques instants immobile. La vapeur à demi condensée de sa respiration l'entourait d'un nuage blanchâtre.

En ce moment, une main se posa sur son épaule. Il tressaillit et se retourna. Mrs. Paulina était devant lui.

« Il faut faire quelque chose, lieutenant Hobson, lui dit l'énergique femme, nous ne pouvons mourir ainsi sans nous défendre !

— Oui, madame, répondit le lieutenant, sentant se réveiller en lui l'énergie morale, il faut faire quelque chose ! »

Le lieutenant appela le sergent Long, Mac Nap et Raë le forgeron, c'est-à-dire les hommes les plus courageux de sa troupe. Accompagnés de Mrs. Paulina Barnett, ils se rendirent près de la fenêtre, et là, par la vitre qu'ils lavèrent à l'eau bouillante, ils consultèrent le thermomètre extérieur.

« Soixante-douze degrés (40° centig. au-dessous de zéro) ! s'écria Jasper Hobson. Mes amis, nous n'avons plus que deux partis à prendre : ou risquer notre vie pour renouveler la provision de combustible, ou brûler peu à peu les bancs, les lits, les cloisons, tout ce qui, dans cette maison, peut alimenter nos poêles ! Mais c'est un expédient suprême, car le froid peut durer, et rien ne fait présager un changement de temps.

—Risquons-nous ! ” répondit le sergent Long.

Ce fut aussi l'opinion de ses deux camarades. Aucune autre parole ne fut prononcée, et chacun se mit en mesure d'agir.

Voici ce qui fut convenu, et quelles précautions ne dut prendre pour sauvegarder, autant que possible, la vie de ceux qui allaient se dévouer au salut commun.

Le hangar, dans lequel le bois était renfermé, s'élevait à cinquante pas environ sur la gauche et en arrière de la maison principale. On décida que l'un des hommes essayerait, en courant, de gagner ce magasin. Il devait emporter une longue corde roulée autour de lui et en traîner une autre, dont l'extrémité resterait entre les mains de ses compagnons. Une fois arrivé dans le hangar, il jetterait sur un des traîneaux remisés en cet endroit une charge de combustible ; puis, fixant l'une des cordes à l'avant du traîneau, ce qui permettrait de le haler jusqu'à la maison, attachant l'autre à l'arrière, ce qui permettrait de le ramener au hangar, il établirait ainsi un va-et-vient entre le hangar et la maison, ce qui permettrait de renouveler sans trop de danger la provision de bois. Une secousse, imprimée à l'une ou l'autre corde, indiquerait que le traîneau était, ou chargé dans le hangar, ou déchargé dans la maison.

Ce plan était sagement imaginé, mais deux circonstances pouvaient le faire échouer : d'une part, il était possible que la porte du magasin au bois, obstruée par la glace, fût très-difficile à ouvrir ; de l'autre, on pouvait craindre que les ours, abandonnant la tanière, ne vinssent s'interposer entre la maison et le magasin. C'étaient deux chances à courir.

Le sergent Long, MacNap et Raë offrirent tous les trois de se risquer. Mais le sergent fit observer que ses deux camarades étaient mariés, et il insista pour accomplir personnellement cette tâche. Quant au lieutenant, qui voulait tenter l'aventure :

“ Monsieur Jasper, lui dit Mrs. Paulina Barnett, vous êtes notre chef, vous êtes utile à tous, et vous n'avez pas le droit de vous exposer. Laissez faire le sergent.”

Jasper Hobson comprit les devoirs que lui imposait sa situation de chef, et, étant appelé à décider entre ses trois compagnons, il se prononça pour le sergent. Mrs. Paulina Barnett serra la main du brave Long.

Les autres habitants du fort, endormis ou assoupis, ignoraient la tentative qui allait être faite.

Deux longues cordes furent préparées. L'une, le sergent l'enroula autour de son corps, par-dessus de chaudes fourrures dont il se revêtit, et dont il avait pour une valeur de plus de mille livres

sterling sur le dos. L'autre, il l'attacha à sa ceinture, à laquelle il suspendit un briquet et un revolver chargé. Puis, au moment de partir, il avala un demi-verre de brandevin,—ce qu'il appelait "boire un bon coup de combustible."

Jasper Hobson, Long, Raë et MacNap sortirent alors de la salle commune. Ils passèrent dans la cuisine, dont le fourneau s'éteignait, et ils'arrivèrent dans le couloir. De là, Raë monta jusqu'à la trappe du grenier, et s'assura que les ours occupaient toujours le toit de la maison. C'était donc le moment d'agir.

La première porte du couloir fut ouverte. Jasper Hobson et ses compagnons, malgré leurs épaisses fourrures, se sentirent gelés jusqu'à la moelle des os. La seconde porte, qui donnait directement sur la cour, s'ouvrit alors devant eux. Ils reculèrent un instant, suffoqués. Instantanément, la vapeur humide, tenue en suspension dans le couloir, se condensa, et une neige fine en couvrit les murs et le plancher.

Le temps, au dehors, était extrêmement sec. Les étoiles resplendissaient avec un éclat extraordinaire. Le sergent Long, sans tarder un instant, s'élança au milieu de l'obscurité, entraînant dans sa course l'extrémité de la corde dont ses compagnons conservaient l'autre bout. La porte extérieure fut alors repoussée contre le chambranle, et Jasper Hobson, MacNap et Raë rentrèrent dans le couloir, dont ils fermèrent hermétiquement la seconde porte. Puis ils attendirent. Si Long n'était pas revenu après quelques minutes, on devait supposer que son entreprise avait réussi, et qu'installé dans le hangar, il formait le premier train de bois. Mais dix minutes au plus devaient suffire à cette opération, si toutefois la porte du magasin n'avait pas résisté. Pendant ce temps, Raë surveillait le grenier et les ours. Par cette nuit noire, on pouvait espérer que le rapide passage du sergent leur eût échappé.

Dix minutes après le départ du sergent, Jasper Hobson, Mac Nap et Raë rentrèrent dans l'étroit espace compris entre les deux portes du couloir, et là ils attendirent que le signal de hâler le traîneau leur fût fait.

Cinq minutes s'écoulèrent. La corde dont ils tenaient le bout ne remua pas. Que l'on juge de leur anxiété ! Le sergent était parti depuis un quart d'heure, laps de temps plus que suffisant pour le chargement du traîneau, et aucun avertissement n'était donné.

Jasper Hobson attendit quelques instants encore ; puis, raidissant l'extrémité de la corde, il fit signe à ses compagnons de haler

avec lui. Si le train de bois n'était pas prêt, le sergent saurait bien arrêter le halage.

La corde fut tirée vigoureusement. Un objet lourd vint en glissant peu à peu sur le sol. En quelques instants, cet objet arriva à la porte extérieure...

C'était le corps du sergent, attaché par la ceinture. L'infortuné Long n'avait pas même pu atteindre le hangar. Il était tombé en route, foudroyé par le froid. Son corps, exposé près de vingt minutes à cette température, ne devait plus être qu'un cadavre.

Mac Nap et Raë, poussant un cri de désespoir, transportèrent le corps dans le couloir ; mais, au moment où le lieutenant voulut refermer la porte extérieure, il sentit qu'elle était violemment repoussée. En même temps, un horrible grognement se fit entendre.

“ A moi ! s'écria Jasper Hobson.

Nac Nap et Raë allaient se précipiter à son secours. Une autre personne les précéda. Ce fut Mrs. Paulina Barnett, qui vint joindre ses efforts à ceux du lieutenant pour refermer la porte. Mais la monstrueuse bête, s'y appuyant de tout le poids de son corps, la repoussait peu à peu et allait forcer l'entrée du couloir...

Mrs. Paulina Barnett, saisissant alors un des pistolets passés à la ceinture de Jasper Hobson, attendit avec sang-froid l'instant où la tête de l'ours s'introduisait entre le chambranlé et la porte, et le déchargea dans la gueule ouverte de l'animal.

L'ours tomba en arrière, frappé à mort sans doute, et la porte, refermée, put être barricadée solidement.

Aussitôt le corps du sergent fut apporté dans la grande salle et étendu près du poêle. Mais les derniers charbons s'éteignaient alors ! Comment le ranimer, ce malheureux ? Comment rappeler en lui cette vie dont tout symptôme semblait disparu ?

“ J'irai, moi ! j'irai ! s'écria le forgeron Raë, j'irai chercher ce bois, ou...”

—Oui, Raë ! dit une voix près de lui, et nous irons ensemble !

C'était sa courageuse femme qui parlait ainsi.

“ Non, mes amis, non ! s'écria Jasper Hobson. Vous n'échapperez ni au froid ni aux ours. Brûlons tout ce qui peut être brûlé ici, et ensuite, que Dieu vous sauve ! ”

Et alors, tous ces malheureux, à demi gelés, se relevèrent, à hache à la main, comme des fous. Les bancs, les tables, les chaises, tout fut démoli, brisé, réduit en morceaux, et le poêle de la grande salle, le fourneau de la cuisine ronflèrent bientôt sous une flamme ardente, que quelques gouttes d'huile de morse activaient encore !

La température intérieure remonta d'une douzaine de degrés. Les soins les plus pressés furent prodigués au sergent. On le frotta de brandevin chaud, et peu à peu la circulation du sang se rétablit en lui. Les taches blanchâtres, dont certaines parties étaient couvertes, commencèrent à disparaître. Mais l'infortuné avait cruellement souffert, et plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il pût articuler une parole. On le coucha dans un lit brûlant, et Mrs. Paulina Barnett et Madge le veillèrent jusqu'au lendemain.

Cependant Jasper Hobson, Mac Nap et Raë cherchaient un moyen de sauver la situation, si effroyablement compromise alors. Il était évident que, dans deux jours au plus, ce nouveau combustible, emprunté à la maison même, manquerait aussi. Que deviendrait alors tout ce monde, si ce froid extrême persévérait ? La lune était nouvelle depuis quarante-huit heures, et sa réapparition n'avait provoqué aucun changement de temps. Le vent du nord couvrait le pays de son souffle glacé. Le baromètre restait au "beau sec", et, de ce sol qui ne formait qu'un immense icefield, aucune vapeur ne se dégageait. On pouvait donc craindre que le froid ne fût pas près de cesser ! Mais alors, quel parti prendre ? Devait-on renouveler la tentative de retourner au bûcher, tentative que l'éveil donné aux ours rendait plus périlleuse encore ? Était-il possible de combattre ces animaux en plein air ? Non. C'eût été un acte de folie, qui aurait eu pour conséquence la perte de tous.

Toutefois, la température des chambres était redevenue plus supportable. Ce matin-là, Mrs. Joliffe servit un déjeuner composé de viandes chaudes et de thé. Les grogs brûlants ne furent pas épargnés, et le brave sergent Long put en prendre sa part. Ce feu même faisant des poêles, qui relevait la température, ranimait en même temps le moral de ces pauvres gens. Ils n'attendaient plus que les ordres de Jasper Hobson pour attaquer les ours. Mais le lieutenant, ne trouvant pas la partie égale, ne voulut pas risquer son monde. La journée semblait donc devoir s'écouler sans incident, quand, vers trois heures après-midi, un grand bruit se fit entendre dans les combles de la maison.

"Les voilà !" s'écrièrent deux ou trois soldats, s'armant à la hâte de haches et de pistolets.

Il était évident que les ours, après avoir arraché un des chevrons de la toiture, avaient forcé l'entrée du grenier.

"Que personne ne quitte sa place ! dit le lieutenant d'une voix calme. Raë, la trappe !"

Le forgeron s'élança vers le couloir, gravit l'échelle et assujettit la trappe solidement.

On entendait un bruit épouvantable au-dessus du plafond, qui

semblait fléchir sous le poids des ours. C'étaient des grognements, des coups de patte, des coups de griffe formidables !

Cette invasion changeait-elle la situation ? Le mal était-il aggravé ou non ? Jasper Hobson et quelques-uns de ses compagnons se consultèrent à ce sujet. La plupart pensaient que leur situation s'était améliorée. Si les ours se trouvaient tous réunis dans ce grenier,—ce qui paraissait probable,—peut-être était-il possible de les attaquer dans cet étroit espace, sans avoir à craindre que le froid n'asphyxiât les combattants ou ne leur arrachât les armes de la main. Certes, une attaque corps à corps avec ces carnassiers était extrêmement périlleuse ; mais enfin, il n'y avait plus impossibilité physique à la tenter.

Restait donc à décider si l'on irait ou non combattre les assaillants dans le poste qu'ils occupaient, opération difficile et d'autant plus dangereuse, que, par l'étroite trappe, les soldats ne pouvaient pénétrer qu'un à un dans le grenier.

On comprend donc que Jasper Hobson hésitât à commencer l'attaque. Toute réflexion faite, et de l'avis du sergent et autres dont la bravoure était indiscutable, il résolut d'attendre. Peut-être un incident se produirait-il qui accroîtrait les chances ? Il était presque impossible que les ours pussent déplacer les poutres du plafond, bien autrement solides que les chevrons de la toiture. Donc, impossibilité pour eux de descendre dans les chambres du rez-de-chaussée.

On attendit. La journée s'acheva. Pendant la nuit, personne ne put dormir, tant ces enragés firent de tapage !

Le lendemain, vers neuf heures, un nouvel incident vint compliquer la situation et obliger le lieutenant Hobson à agir.

On sait que les tuyaux des cheminées du poêle et du fourneau de la cuisine traversaient le grenier dans toute sa hauteur. Ces tuyaux, construits en briques de chaux et imparfaitement cimentés, pouvaient difficilement résister à une pression latérale. Or, il arriva que les ours, soit en s'attaquant directement à cette maçonnerie, soit en s'y appuyant pour profiter de la chaleur des foyers, la démolirent peu à peu. On entendit des morceaux de briques tomber à l'intérieur, et bientôt les poêles et le fourneau ne tirèrent plus.

C'était un irréparable malheur, qui, certainement, eût désespéré des gens moins énergiques. Il se compliqua encore. En effet, en même temps que les feux baissaient, une fumée noire, âcre, nauséabonde, produit de la combustion du bois et de l'huile, se répandit dans toute la maison. Les tuyaux étaient crevés au-dessous du plafond. En quelques minutes, cette fumée fut si épaisse, que

la lumière des lampes disparut. Jasper Hobson se trouvait donc dans la nécessité de quitter la maison sous peine d'être asphyxié dans cette atmosphère irrespirable! Et quitter la maison, c'était périr par le froid.

Quelques cris de femmes se firent entendre.

" Mes amis, s'écria le lieutenant, en s'emparant d'une hache, aux ours! aux ours! "

C'était le seul parti à prendre! Il fallait exterminer ces redoutables animaux. Tous, sans exception, se précipitèrent ver le couloir; ils s'élançèrent sur l'échelle, Jasper Hobson en tête. La trappe fut soulevée. Des coups de feu éclatèrent au milieu des noirs tourbillons de fumée. Il y eut des cris mêlés à des hurlements, du sang répandu. On se battait au milieu de la plus profonde obscurité...

Mais, en ce moment, quelques grondements terribles se firent entendre. De violentes secousses agitèrent le sol. La maison s'inclina comme si elle eût été arrachée de ses pilotis. Les poutres des murs se disjoignirent, et, par ces ouvertures, Jasper Hobson et ses compagnons stupéfaits purent voir les ours, épouvantés comme eux, s'enfuir en hurlant au milieu des ténèbres!

CHAPITRE XXII.

PENDANT CINQ MOIS.

Un violent tremblement de terre venait d'ébranler cette portion du continent américain. De telles secousses devaient certainement être fréquentes dans ce sol volcanique! La connexité qui existe entre ce phénomène et les phénomènes éruptifs était une fois de plus démontrée.

Jasper Hobson comprit ce qui s'était passé. Il attendit avec une inquiétude poignante. Une fracture du sol pouvait engloutir ses compagnons et lui. Mais une seule secousse se produisit, qui fut plutôt un contre-coup qu'un coup direct. Elle fit incliner la maison du côté du lac et en disjoignit les parois, le sol reprit sa stabilité et son immobilité.

Il fallait songer au plus pressé. La maison, quoique déjetée, était encore habitable. On boucha rapidement les ouvertures produites par la disjonction des poutres. Les tuyaux des cheminées furent aussi réparés tant bien que mal.

Les blessures que quelques-uns des soldats avaient reçues pendant leur lutte avec les ours étaient heureusement légères et n'exigèrent qu'un simple pansement.

Ces pauvres gens passèrent, dans ces conditions, deux jours pénibles, brûlant le bois des lits, la planche des cloisons. Pendant ces laps de temps, MacNap et ses hommes firent intérieurement les réparations les plus urgentes. Les pilotis solidement encastres dans le sol, n'avaient point cédé, et l'ensemble tenait bon. Mais il était évident que le tremblement de terre avait provoqué une dénivellation étrange de la surface du littoral, et que des changements s'étaient produits sur cette portion de ce territoire. Jasper Hobson avait hâte de connaître ces résultats, qui, jusqu'à un certain point, pouvaient compromettre la sécurité de la factorerie. Mais l'imprévisible froid défendait à quiconque de se hasarder au dehors.

Pendant, certains symptômes furent remarqués, qui indiquaient un changement de temps assez prochain. A travers la vitre, on pouvait observer une diminution d'éclat des constellations. Le 11 janvier, le baromètre baissa de quelques lignes. Des vapeurs se formaient dans l'air, et leur condensation devait relever la température.

En effet, le 12 janvier, le vent sauta au sud-ouest, accompagné d'une neige intermittente. Le thermomètre extérieur remonta presque subitement à quinze degrés au-dessus du zéro [9° centigrades au-dessous de glace]. Pour ces hiverneurs, si cruellement éprouvés, c'était une température de printemps.

Ce jour-là, à onze heures du matin, tout le monde fut dehors. On eût dit une bande de captifs rendus inopinément à la liberté. Mais défense absolue fut faite de quitter l'enceinte du fort, dans la crainte des mauvaises rencontres.

A cette époque de l'année, le soleil n'avait pas encore reparu, mais il s'approchait assez de l'horizon pour donner un long crépuscule. Les objets se montraient distinctement dans un rayon de deux milles. Le premier regard de Jasper Hobson fut donc pour ce territoire que le tremblement de terre avait sans doute modifié.

En effet, divers changements s'étaient produits. Le promontoire qui terminait le cap Bathurst était en partie découronné, et de larges morceaux de la falaise avaient été précipités du côté du rivage. Il semblait aussi que toute la masse du cap s'était inclinée vers le lac, déplaçant ainsi le plateau sur lequel reposait l'habitation. D'une façon générale, tout le sol s'était abaissé vers l'ouest et relevé vers l'est. Ce dénivèlement devait entraîner cette conséquence grave, que les eaux du lac et de la Paulina-river, dès que le dégel les aurait rendues libres, se déplaceraient horizontalement suivant le nouveau plan, et il était probable qu'une portion du territoire de l'ouest serait inondée. Le ruisseau, sans doute, se creuserait un autre lit, ce qui compromettrait le port naturel formé

à son embouchure. Les collines de la rive orientale semblaient s'être considérablement abaissées. Mais quant aux falaises de l'ouest, on ne pouvait en juger, vu leur éloignement. En somme, l'importante modification provoquée par le tremblement de terre consistait en ceci : c'est que sur un espace de quatre à cinq milles au moins, l'horizontalité du sol était détruite, et que sa pente s'accusait de l'est à l'ouest.

— Eh bien, monsieur Hobson, dit en riant la voyageuse, vous aviez eu l'amabilité de donner mes noms au port et à la rivière, et voilà qu'il n'y a plus ni Paulina-river, ni port Barnett ! Il faut avouer que je n'ai pas de chance.

— En effet, madame, répondit le lieutenant, mais si la rivière est partie, le lac est resté, lui, et, si vous le permettez, nous l'appellerons désormais le lac Barnett. J'aime à croire qu'il vous sera fidèle ! »

M. et Mrs. Joliffe, aussitôt sortis de la maison, s'étaient rendus, l'un au chenil, l'autre à l'étable des rennes. Les chiens n'avaient point trop souffert de leur longue séquestration, et ils s'élançèrent en gambadant dans la cour intérieure. Un renne était mort depuis peu de jours. Quant aux autres, quoique un peu amaigris, ils semblaient être dans un bon état de conservation.

— Eh bien, madame, dit le lieutenant à Mrs. Paulina Barnett, qui accompagnait Jasper Hobson, nous voilà tirés d'affaire, et mieux que nous ne pouvions l'espérer !

— Je n'ai jamais désespéré, monsieur Hobson, répondit la voyageuse. Des hommes tels que vos compagnons et vous ne se laisseront pas vaincre par les misères d'un hivernage !

— Madame, depuis que je vis dans les contrées polaires, reprit le lieutenant Hobson, je n'ai jamais éprouvé un pareil froid, et pour tout dire, s'il eût persévéré quelques jours encore, je crois que nous étions véritablement perdus.

— Alors ce tremblement de terre est venu à propos pour chasser ces maudits ours, dit la voyageuse, et peut-être a-t-il contribué à modifier cette excessive température ?

— Cela est possible, madame, très-possible en vérité, répondit le lieutenant. Tous ces phénomènes naturels se tiennent et s'influencent l'un l'autre. Mais, je vous l'avoue, la composition volcanique de ce sol m'inquiète. Je regrette, pour notre établissement, le voisinage de ce volcan en activité. Si ces laves ne peuvent l'atteindre, il provoque du moins des secousses qui le compromettent ! Voyez à quoi ressemble maintenant notre maison !

— Vous la ferez réparer, monsieur Hobson, dès que la belle

saison sera venue, répondit Mrs. Paulina Barnett, et vous profiterez de l'expérience pour l'étayer plus solidement.

—Sans doute, madame; mais telle qu'elle est à présent et pendant quelques mois encore, je crains qu'elle ne vous paraisse plus assez confortable!

—A moi, monsieur Hobson, répondit en riant Mrs. Paulina Barnett, à moi, une voyageuse! Je me figurerai que j'habite la cabine d'un bâtiment qui donne la bande, et, du moment que votre maison ne tangue ni ne roule, je n'ai rien à craindre du mal de mer!

—Bien, madame, bien, répondit Jasper Hobson, je n'en suis plus à apprécier votre caractère! Il est connu de tous! Par votre énergie morale, par votre humeur charmante, vous avez contribué à soutenir pendant ces dures épreuves, mes compagnons en moi, et je vous en remercie en leur nom et au mien!

—Je vous assure, monsieur Hobson, que vous exagérez...

—Non, non, et ce que je vous dit là, tous sont prêts à vous le redire... Mais permettez-moi de vous faire une question. Vous savez qu'au mois de juin prochain, le capitaine Craventy doit nous expédier un convoi de ravitaillement, qui, à son retour, emportera nos provisions de fourrures au fort Reliance. Il est probable que notre ami Thomas Black, après avoir observé son éclipse, retournera en juillet avec ce détachement. Me permettez-vous de vous demander, madame, si votre intention est de l'accompagner?

—Est-ce que vous me renvoyez, monsieur Hobson? demanda en souriant la voyageuse.

—Oh! madame!...

—Eh bien, "mon lieutenant," répondit Mrs. Paulina Barnett en tendant la main à Jasper Hobson, je vous demanderai la permission de passer encore un hiver au fort Espérance. L'année prochaine, il est probable que quelque navire de la Compagnie viendra mouiller au cap Bathurst, et j'en profiterai, car je ne serai pas fâchée, après être venue par la voie de terre, de m'en aller par le détroit de Behring."

JULES VERNE.

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

IX.—TENTATION ET VIOLENCE.

(Suite)

Six hommes étaient déjà partis en avant, pour construire un radeau sur les fossés qui entouraient le monastère ; ce radeau devait supporter les échelles, au moyen desquelles on escaladerait les balcons ; quatre autres misérables traînaient après eux ces échelles, et devaient prêter main-forte au besoin. Vers les dix heures du soir, les satellites d'Ottacar tout enflammés d'un courage puisé au fond du verre, se mirent en marche dans le plus grand désordre ; ils n'arrivèrent en vue du monastère qu'à minuit passé. Le radeau, mis en mouvement au moyen de longues gaffes, s'avança lentement sous les murs du vaste édifice, du côté du quartier réservé aux étrangers ; les échelles ayant été dressées, se trouvèrent de plusieurs pieds trop courtes ; elles n'atteignaient pas le balcon des fenêtres d'Yolande. Il fallut remédier à l'obstacle, et essayer d'allonger les échelles au moyen de cordes et de pièces de bois ; cela prit du temps et ne put se faire sans quelque bruit. Des sœurs converses qui dormaient au rez-de-chaussée s'éveillèrent aux coups répétés des instruments et à la voix des travailleurs ; une des plus hardies osa avancer quelque peu la tête aux carreaux, et aperçut le reflet des armes et les bras noirs des échelles d'escalade. Elle s'élança dans le dortoir en poussant des clameurs et en s'écriant :

—Au secours ! au secours ! les ennemis de Dieu attaquent le couvent !...ils ont franchi le fossé ! ils frappent les murs à coups de béliers, de balistes, de mangonneaux...ils montent déjà à l'assaut...ils battent la muraille !...où courir ?...où fuir ?...Pauvres épouses du Seigneur !...Colombes infortunées !...Ecoutez ces hur-

lements...A mort!...à mort, disent-ils. Mère abbesse! mère prieure! mère cellérier! où êtes-vous donc?...O mon Dieu...on nous égorge toutes!...

A ces cris, à ces lamentations, à ce tumulte, les jeunes filles qui dormaient à l'étage supérieur s'éveillent à leur tour; le bruit les surprend, les clameurs les épouvantent; elles tremblent à leur tour, s'écrient, s'élancent de leur lit, s'habillent en toute hâte et n'osent pas sortir; les plus braves ou les plus curieuses ouvrent la porte, mais l'obscurité qui règne dans les corridors les force à rentrer; les unes mettent les verrous, les autres courent auprès de celles qui pleurent, et pleurent avec elles. L'une demande ce qu'il y a, l'autre répond que le feu est au couvent, et toutes de crier: "Au secours!... faut-il donc brûler toutes vives?... A l'aide! très-sainte Vierge!... où est le feu? Au quartiers des religieuses.

Celles-ci quittent leurs couches austères et comme elles dorment tout habillées, elles sont, en un instant, réunies auprès de l'Abbesse. Mais les sœurs Cunégonde, Eriberte et Galswinthe qui sont les surveillantes des pensionnaires et qui, en cette qualité, couchent dans leurs corridors, arrivent avec des lampes et s'efforcent de calmer la terreur générale. On éclaire par ici, on porte des vêtements par là aux peureuses; on éveille celles qui dorment encore, on rassure les plus épouvantées; toutes interrogent et répondent à la fois:

—Les ennemis sont dans le monastère... Non... Si... les sœurs couvertes les ont vus... Où?... Là!... Au quartier des étrangers... Hélas!... Hélas!... il vont nous tuer!... Nous emmener en esclavage!

Et les cris, et les plaintes, et les gémissements de recommencer sur de nouveaux frais. La sage Théotberge comprit tout d'abord de quelle main venait l'alarme. La Moravie était en paix; aucun ennemi ne courait le pays. Comtes et Margraves gardaient leurs états: ce ne pouvait être que le seigneur de Brunn qui attaquait le lieu saint. Tout enflammée d'un juste courroux, et agitée par la crainte, elle se rend, en hâte, au quartier des jeunes filles. Elle y trouve Yolande déjà vêtue, tenant en main sa petite image de Marie, et s'efforçant d'encourager ses compagnes en leur recommandant la confiance en Dieu et en sa sainte Mère. Au dehors, le tumulte redoublait; les échelles étaient enfin dressées, et dirigées vers le balcon de la chambre d'Yolande. Toutefois, ainsi que nous l'avons dit, le renflement d'une partie de la muraille empêchait que ces échelles eussent de la solidité; elles portaient à faux et ne pouvaient s'appuyer entièrement vers le haut. Les assail-

lants, dans leur amour du pillage, méprisent le danger et s'élancent tous à la fois ; les échelles tremblent et plient sous leur poids ; ceux qui sont en bas hâtent et poussent ceux qui les précèdent, chaque échelon porte un homme et gémit sous le fardeau. Enfin les plus hardis vont atteindre le balcon, quand, tout à coup, les montants surchargés crient et se rompent ; la partie inférieure des échelles se rejette brusquement contre le mur et s'y arrête avec ceux qu'elles portent ; mais ceux qui sont au-dessus tombent en arrière et sont entraînés avec les pièces de bois, jusque dans le fossé ou sur les ais du radeau où ils demeurent brisés, meurtris, privés de sentiment.

A ce fracas, à ces hurlements, les religieuses se figurent que le couvent est envahi et se dispersent épouvantées dans les cloîtres. C'est en ce moment que la mère Abesse fait donner le signal de se rendre au chœur, pour que tout le monde ait à se réunir à l'église.

—Les misérables, se disait-elle, nous respecteront peut-être à cause de la sainteté du lieu, ou s'ils osent porter sur nous leurs fureurs, au pied des saints autels.

Au son de la cloche, toutes se rendent en hâte à l'église et se prosternent devant l'image de la Mère de Dieu.

—O notre sainte protectrice, dit alors Théotberge à voix haute, ayez pitié des épouses de votre divin Fils ! Ne permettez pas que ses filles bien-aimées tombent sous la griffe des lions, ne souffrez pas que ces colombes soient la proie des vautours infernaux : sauvez-nous pour que nous puissions chanter encore les gloires et l'amour du divin époux, et si Jésus nous demande pour victimes, du moins gardez-nous pures et sans tache.

Cependant les brigands ont retiré les morts du fossé ; ils transportent les blessés sur la rive opposée puis, voyant qu'il faut renoncer à l'escalade, ils prennent un autre parti. Les débris des échelles sont fixés contre les murs, deux fortes poutres sont détachées du radeau et transformées en bélier, puis, réunissant leurs efforts sur un seul point, ils se mettent à battre en brèche la partie de la muraille entre l'escarpe et le cordon, espérant pénétrer par là dans le pieux asile. Sous les coups multipliés, les voûtes du monastère et celles de l'église gémissent douloureusement ; les chapelles et le chœur en retentissent, et les profondeurs du vaste édifice en sont ébranlées ; les pauvres femmes sentent chaque coup rétomber, pour ainsi dire, sur leur propre cœur, elles tremblent, elles frémissent et invoquent Dieu, la très-sainte Vierge, sainte Scholastique et saint Benoit. A la vue de leur désespoir, Théotberge relève leur courage, elle les exhorte à la confiance en Dieu, et leur soutient hardiment que les assaillants trouveraient

les murs de Sion plus durs que le bronze et le diamant ; que l'ange du Seigneur arrêterait les coups avec son bouclier, et bri- serait comme du verre les instruments dévastateurs.

Réfugiée dans l'église avec les autres, Yolande avait compris qu'elle était la cause secrète de cette agression, et qu'elle courait nécessairement plus de dangers qu'aucune de ses compagnes ; elle pressentait même, qu'au cas où le couvent serait forcé, personne n'aurait à souffrir si ce n'est elle, que les ravisseurs entraineraient, Dieu sait où. Toutefois, la confiance secrète qu'elle avait en sa petite statuette de la très-sainte Vierge, lui disait tout bas, que Marie ne souffrirait pas que son âme fut abandonnée à la merci de ces loups dévorants. Dès son entrée à l'église, elle s'adressa à Théotberge, et lui dit à l'oreille :

—O ma mère, rassurez mes sœurs et mes compagnes ; tout ce tumulte ne regarde que moi seule ; priez Dieu qu'il ne me délaisse pas.

Puis aussitôt, elle se retira entre deux colonnes derrière l'image miraculeuse, aux pieds de laquelle la foule des pèlerins accourait, chaque jour, et obtenait tant de grâces signalées. Prosternée devant l'autel sacré, elle répandait son âme en actes d'une confiance toute filiale envers Marie ; elle se mettait, elle, les sœurs et ses compagnes bien-aimées, sous cette pnissante protection ; il lui semblait même que la Reine des cieux lui disait tendrement : "Cesse de craindre, je te sauverai..." Tout à coup, elle se sentit de nouveau assaillie, et plus violemment que jamais, par les hallucinations malignes auxquelles elle avait déjà été en proie. Elle se crut, en un instant, transportée au fond d'une forêt sauvage, qu'un incendie dévorait rapidement ; elle voyait la flamme l'entourer et l'envahir de toutes parts ; des tourbillons de feu et de fumée l'enveloppaient, et un vent violent les chassait vers elle. Des dragons horribles se tordaient au milieu des flammes, et lui montraient une gueule ardente toute prête à la dévorer. A ce spectacle affreux, la pauvre enfant se sent glacée d'effroi ; elle court çà et là, et cherche une issue pour sortir de ce labyrinthe ; il lui semble en découvrir une là, de ce côté, elle s'élançe et veut fuir... Tout à coup, Ottacar se présente à ses yeux : à cette vue, Yolande s'arrête, recule avec horreur, et cherche encore un autre moyen de fuite... C'est en vain. Le mugissement des flammes augmente et redouble, les arbustes qui l'entourent sont déjà embrasés... que faire ?... que devenir ?... les flammes dévorantes se font sentir... une angoisse mortelle s'empare de ses sens... elle va tomber mourante... En ce moment, elle saisit, sans y penser, la sainte image qui ne la quitte pas ; elle la porte à son front, sur

son cœur...les flammes s'éteignent...la forêt a disparu, Ottocar s'est évanoui comme une ombre. Yolande respire ; elle se sent délivrée de cette vision funeste, et, toute joyeuse, elle lève vers l'autel des yeux reconnaissants. Cependant, les coups formidables qui ébranlent les murs, les gémissements de ses compagnes, la pensée qu'elle allait peut-être voir les assassins envahir l'église, se jeter avec rage sur les servantes du Seigneur, les égorger aux pieds des autels, faire ruisseler leur sang virginal sur le pavé du sanctuaire, tout cela exalte si fort l'imagination d'Yolande, qu'un tremblement nerveux s'empare d'elle. Mais tout à coup, une porte secrète pratiquée dans le mur s'ouvre derrière elle à son insu, une main vigoureuse lui ferme la bouche, une autre la saisit, l'enlève vivement, referme la porte, et Yolande se sent emportée rapidement dans une profonde obscurité.

Cependant, les coups du bélier allaient en redoublant, et la brèche commençait à s'ouvrir. Tout à coup, l'un des assaillants les plus forcenés tombe du haut de l'échelle, atteint d'un vireton lancé par une main invisible ; il est suivi d'un de ses compagnons, puis d'un autre encore, tous deux également blessés. Il faisait nuit ; les brigands s'arrêtent, ils regardent de tous côtés ; ils entendent siffler les traits mortels, et ne peuvent découvrir le bras qui les lance. L'étonnement s'empare d'eux, puis c'est la terreur, et ne voyant pas d'ennemis, ils en viennent à se dire que ce sont les anges qui, pour les punir de leur attaque sacrilège, les accablent de la vengeance céleste.

Le lecteur n'a pas oublié que Rutald, le fils de l'hôtelier, après avoir deviné le projet des satellites d'Ottocar, était sorti de chez lui en toute hâte, pour en donner avis à quelqu'un, qui seul pouvait porter secours à Yolande. De retour de sa mission, il s'était rendu dans les hameaux d'alentour qu'habitaient de braves gens, cœurs droits, hostiles à l'antipape.

—Debout, compagnons ! leur avait-il dit ; debout, prenez vos armes et suivez-moi ; venez défendre le monastère de Sainte-Marie, que des hommes impies attaquent en ce moment peut-être ; ils veulent enlever une jeune et vertueuse jeune fille, mettre à mal les Epouses du Seigneur, et piller le trésor de Notre-Dame ; en nous hâtant, nous les attaquerons avant qu'ils aient eu le temps d'escalader les fenêtres et de percer les murailles. Tâchons de n'en pas laisser échapper un seul, car ces scélérats ne sont que les instruments de l'injustice et de la tyrannie.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les bonnes gens s'arment en toute hâte, ils prennent leurs arcs, leurs arbalètes, leurs lances, leurs épieux, et s'avancent, en voyant leur nombre s'augmenter à chaque

pas de nouveaux combattants. Ils arrivent en silence au bois qui avoisine le couvent, s'avancent jusqu'au bord du fossé, grâce aux arbres dont il est abordé, et de là, font pleuvoir une grêle de traits et de viretons sur les assaillants, qui, frappés par derrière, glissent le long des échelles, et tombent dans l'eau. Les soldats d'Ottocars, se voyant attaqués à leur tour, lâchent pied, s'élancent sur le radeau, et tâchent de regagner l'autre rive. Mais Rutald les avait devinés : accompagné des siens, il les y attend, et les reçoit à coups de lances et d'épieux à mesure qu'ils débarquent, et les renverse blessés ou morts dans le canal. Comment peindre l'épouvante et la fureur de ces brigands ? Ils se croyaient atteints par les traits de l'Ange exterminateur lui-même, et tombaient sans presque faire de résistance ; aucun n'échappa à la mort.

Les religieuses avaient cependant entendu cesser les coups de bélier. Elles prêtent une oreille plus attentive, et ce silence subit redouble l'effroi que l'horreur de cette nuit et l'obscurité de l'église avaient éveillé en elles ; elles regardent avec terreur les rares flambeaux qui prolongent les noires ombres des piliers sur le pavé des nefs, et elles frémissent...Elles s'imaginent que les coups n'ont cessé que parce que la brèche est faite, et s'attendent à tout moment à les voir se précipiter dans l'église, et commencer le massacre. Chaque oscillation des lampes, faisant mouvoir les ombres des colonnes, causait aux malheureuses filles de nouvelles terreurs ; l'une voyait un assassin s'élançer sur elle, l'autre entendait un gémissement ; celle-ci était prise d'une crise nerveuse ; celle-là tombait en défaillance ; toutes se livraient à de mortelles angoisses.

Quand le brave Rutald eut vu qu'il ne restait plus d'ennemis à combattre, il courut vers la porte de l'église, devinant bien que toute la communauté devait être réunie aux pieds des autels ; il frappa à coups redoublés, en criant :

—Mes révérendes mères, c'est moi, c'est Rutald, le fils du tavernier ! cessez de craindre, nous voici en nombre pour vous secourir ! Tous vos ennemis sont exterminés !

Théotberge se leva, s'avança vers la porte, et fit répéter à Rutald ces bienheureuses nouvelles. Puis, s'agenouillant avec ses sœurs et les jeunes filles, elles remercièrent toutes, du fond du cœur, la très-sainte Mère de Dieu. Elle réunit ensuite tous ses enfants dans la salle du Chapitre, pour se réjouir un instant, les embrasser, les bénir et les envoyer prendre quelque repos. Mais quelle fut l'épouvante de la révérende Mère Abbessé, lorsqu'elle crut remarquer qu'Yolande ne se trouvait pas dans le nombre ! Elle demande à la sœur Eriberte ce qu'elle est devenue, interroge les

sœurs, les jeunes élèves ; toutes répondent qu'elles l'ont aperçue dans l'église, mais que, dans le trouble général, elles l'ont perdue de vue. On visite l'église, elle est déserte : les sœurs converses parcourent les dortoirs, appellent dans les cloîtres, dans les cours intérieures, nulle ne répond. Qu'est devenue Yolande ? Où peut-elle se cacher ? personne n'est sorti du couvent, la chose est certaine, et les recherches continuent.

X.—GERBERGE DE DROSENDORF.

Quelques-uns d'entre mes lecteurs (et c'est peut-être le plus grand nombre) s'étonneront sans doute de voir nos derniers chapitres remplis de diableries, de conjurations, d'apparitions, d'évocations et d'hallucinations fantastiques qui ne ressemblent pas mal à des récits de veillées ou à des contes de bonnes femmes. Hé ! bon Dieu ! qui donc aujourd'hui croit aux sorciers, aux néromanciens, aux enchanteurs, aux charmes, aux philtres et au commerce avec le démon ? Voulez-vous donc, me dira-t-on, nous ramener aux extravagances de Martin del Rio, aux légendes populaires, aux histoires de nourrices ? Voulez-vous empêcher de dormir les bonnes gens de la campagne, qui craignent le loup-garou, et les petits enfants qui tremblent aux récits de Barbe bleue. Allez, bonhommes, à d'autres... ce style-là n'est plus de saison.

A cela, je répondrai qu'avant de mépriser si fort les anciennes croyances, il faudrait que chacun mit bien la main sur la conscience et se demandât sérieusement, s'il ne serait pas, par hasard, au moins aussi crédule qu'on l'était autrefois. Dites-moi donc un peu ce que c'est que ce Mesmérisme, ce Spiritisme, ce Médium dont on nous étourdit de nos jours ? Qu'est-ce que ces tables qui tournent, qui parlent, qui prédisent l'avenir ? Qu'entendez-vous par ces somnambules qui voient au travers des murailles, qui lisent avec le coude qui savent ce qui se passe à vingt, trente et quarante lieues de l'endroit où ils sont, qui lisent et écrivent sans savoir une lettre de l'alphabet ; qui, sans connaître un mot de médecine, indiquent toutes les maladies du corps humain, rèlent leurs causes, donnent des recettes rédigées en langue médicale, avec les termes techniques, gréco-arabes de la science ? Que veulent dire ces évocations des esprits, ces réponses faites par des gens morts et enterrés, ces prédictions touchant les événements futurs ? Qui donc évoque ces ombres ? Qui donc les fait parler ? Qui donc leur révèle l'avenir ? Qui donc les pousse à blasphémer comme ils font contre Dieu, les Saints du ciel et les sacrements de l'Eglise ?

Allons, esprits fort, pourquoi cet embarras et ce silence affecté ? Hé ! me dites-vous enfin, ce sont mystères de la nature, lois incon- nues, don de lucidité d'un sens caché dans l'organisme humain ; agilité du fluide magnétique ; subtilité nerveuse ; sensibilité de l'optique et de l'acoustique ; effets secrets de l'électricité ou du magnétisme sur le cerveau, le sang ou les nerfs dans toutes les parties vitales ; puissances et forces étranges de la volonté et de l'imagination.

Enfants, ce sont là des mots vides de sens, phrases ronflantes, ambages, rébus et logoglyphes que vous ne comprenez pas vous-mêmes. Voici toute la différence qui existe entre notre manière de voir et celle de nos pères : c'est que pour nier un mystère, nous en admettons cent plus obscurs encore, tandis qu'ils appelaient les choses par leurs noms et qu'ils disaient que le diable est le diable. Nous voulons absolument attribuer à la nature des forces qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir ; tandis que nos aïeux, plus sages et plus sincères que nous, disaient tout simplement qu'il y avait des choses surnaturelles et ils les traitaient franchement de diableries.

Il faut reconnaître cependant que, moins versés que nous ne le sommes dans la connaissance des phénomènes physiques, nos aïeux ont pris quelquefois pour merveilles des faits qui ne sortent pas de l'ordre naturel. Mais, par contre, nos modernes ne prenaient-ils pas pour les effets mystérieux des lois secrètes de la nature, les artifices étranges de nos magnétiseurs, et leurs opérations vraiment diaboliques ? Les hommes du vieux temps qui se disaient chrétiens, savaient très-bien qu'il existait de certains signes, de certaines conjurations, des pactes enfin au moyen desquels le démon pouvait être contraint d'apparaître, de répondre, de décevoir l'imagination en l'excitant de mille manières, et en faisant surtout le plus de mal possible aux imprudents qui s'adressaient à lui. Reconnaissons donc franchement que nous aussi nous avons de nos jours, et en plus grand nombre que jadis, des nécromanciens, des enchanteurs et des sorciers ; avec cette différence, toutefois, que nos pauvres ancêtres avaient ces maléfices en horreur, qu'ils ne s'y livraient que dans le plus grand secret, au milieu des ténèbres, dans des grottes profondes, sous l'ombrage de sombres forêts ; ajoutons qu'ils s'en repentaient souvent, s'en confessaient, en faisaient pénitence, tandis qu'à nos jours, ces choses-là se pratiquent dans nos salons dorés, sous les yeux de tous, en présence de jeunes filles, de jeunes enfants, de mères de famille, sans en faire scrupule et en déplorant sérieusement les superstitions du moyen âge.

(à continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

(LE CHIEN D'OR, par William Kirby, Niagara).

Nous avons parcouru avec infiniment d'intérêt cet ouvrage qui vient de sortir des presses de MM. Lovell, Adam, Wesson et Cie., éditeurs de Montréal. Il forme un magnifique volume de près de 700 pages superbement relié, avec une gravure représentant le Chien d'Or et sa légende, tels que l'on peut les voir encore aujourd'hui, au-dessus de la porte principale du bureau de Poste de la vieille cité de Champlain.

Le sujet est tout canadien-français et contient une foule de traits historiques sur les dernières années de la domination française au Canada. L'auteur n'a pas voulu faire un livre d'imagination ; on s'aperçoit bien vite qu'il a soigneusement étudié les personnages et l'époque qu'il nous met sous les yeux. La plupart des acteurs du drame qu'il raconte sont passés à l'histoire avec la physionomie qu'il leur prête. Les caractères sont finement dessinés et l'intrigue conduite avec habileté.

L'écrivain sent vivement, et certaines scènes sont du plus haut pathétique. On est profondément attendri en parcourant les pages où la bonne et douce Amélie de Repentigny accepte si noblement le sacrifice du bonheur qu'elle avait rêvé, pour expier les fautes d'un frère que les orages des passions avaient poussé hors de la voie de l'honneur. Certains chapitres contiennent dans leur plus exquise délicatesse les lois du dévouement et du devoir ; à côté se trouvent des pages sinistres, où le poignard et le poison accomplissent leur œuvre ténébreuse. M. Kirby a le talent de rendre aussi bien les plus pures émotions que les horreurs du meurtre et de la trahison.

Nous croyons que ce livre aura un beau succès et que les Canadiens tiendront à honneur d'encourager un écrivain qui vient d'enrichir notre littérature d'une œuvre vraiment remarquable sous plus d'un rapport.

P. H.

CHRONIQUE PARISIENNE

Ceux qui, comme vous et moi, mon cher lecteur, ont connu le prix de la solitude et écouté, ne fut-ce qu'une fois, ce qu'un poète appelait "les voix du silence," ont tous éprouvé le besoin de se faire une bibliothèque. Ils ne conçoivent pas leurs loisirs sans cela, ni leur maison, ni leur confortable; et alors même qu'ils n'ont pas le temps de lire, se croiraient aussi dépourvus que Robinson après son naufrage, s'ils ne sentaient dans leur voisinage, à leur portée et pour ainsi dire sous la main, ces bons et tranquilles amis.

Mais comment voudrait-on se la composer cette bibliothèque? A peu près comme on aimerait à se composer, si on le pouvait, sa parenté, ses relations, ses amitiés, son entourage; par *un choix dans ce qu'il y a de meilleur*. Et cela se comprend, eu égard aux fréquents rapports qu'un homme sérieux veut avoir avec ses livres et à l'intimité durable qu'il entend établir entre sa pensée et celle des grands hommes qui ont éclairé et illustré l'humanité.

Certes! celui qui écrirait un livre sur ce sujet, aurait bien mérité de la reconnaissance de tous ceux qui lisent; mais malgré quelques essais estimables, il faut avouer qu'un tel catalogue n'est point encore fait. La nuit de la confusion règne plus que jamais sur l'amas des anciens et surtout des nouveaux ouvrages: la critique elle-même est affolée. Personne n'a eu la puissance de classer tant de volumes et d'édicter ce choix irréprochable et irréformable qu'on voudrait prendre pour guide dans l'achat et la formation de sa bibliothèque.

En attendant qu'on nous rende ce service, mon cher lecteur, il me semble que nous pouvons aujourd'hui, abandonnant les terrains mixtes que nous avons parcourus précédemment, continuer rapidement nos recherches sur le sol plus ferme des librairies religieuses et prendre, toujours à la hâte, quelques informations utiles, à la porte de chacun de nos principaux éditeurs.

La maison Jacques Lecoffre, aujourd'hui Lecoffre fils, est une des plus avantageusement connues parmi les meilleures. De grands écrivains ont traité avec elle, soit personnellement comme Montalembert, Ozanam, Gratry, soit par leur héritiers comme Berryer, dont les œuvres oratoires, froides à la vérité pour tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, ont été éditées pour les autres par la maison Lecoffre. La publication des *Moines d'Occident* interrompue par la mort de l'auteur y est continuée en ce moment et les VIème et VIIème volumes de cette œuvre si forte et si originale viennent d'y paraître. Le P. Gratry, cœur charmant, noble imagination, esprit un peu utopiste, y a fait paraître aussi ses belles leçons de philosophie chrétienne avec quelques moins heureuses élucubrations, et Ozanam, les incomparables recherches qui avaient fait de ce jeune et regretté professeur l'un des vulgarisateurs les plus goûtés de l'histoire des Arts et des Littératures.

Ce nom nous conduit au rayon des historiens très nombreux et très recommandables à la maison Lecoffre : Laurentie, le vétéran de la presse légitimiste et le meilleur de nos annalistes français à ce point de vue : Amédée Gabourd, très catholique, très complet, un peu pâle pourtant çà et là, et sur la fin, fortement teinté de bonapartisme : Henrion, très consciencieux : Rollin, clair et érudit : Nettement, historien légitimiste de la Restauration, auquel ses adversaires politiques eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'emprunter et de rendre hommage, auteur non moins estimable de quatre volumes d'histoire de la littérature au XIXème siècle.

C'est également chez Lecoffre, qu'aiment à se faire éditer un grand nombre de nos écrivains ecclésiastiques : des maîtres de la vie spirituelle comme d'Argentan, le P. Champeau : des hagiographes comme l'abbé Hamon, si connu pour sa belle *Vie de St. François de Sales* : des prédicateurs comme l'abbé Combalot : des théologiens comme Gousset et Scavini, des canonistes comme l'abbé Bouix et des apologistes familiers comme le P. Marin de Boislesve.

La science, et spécialement la science géographique aujourd'hui si en faveur, y est honorablement représentée par MM. Desdouts, Meïssas et Dussieux, et comme il faut bien de bons romans, pour lutter contre le débordement empoisonneur des feuilletons licencieux, voici les récits de Zénaïde Fleuriot, que nous avons déjà rencontrée ailleurs, ceux d'Hippolyte Audeval si mouvementés, de Michel Aubray si religieux, d'Etienne Marcel si onctueux et si poétiques, enfin de La Landelle, l'intéressant conteur des *Veillées maritimes*.

J'avoue que le catalogue de la maison Douniol me fait peur,

tant il est gros. Mais je me rassure à la pensée que vous ne me demandez pas de l'analyser, mais seulement d'y signaler les plus renommés parmi les auteurs que j'ai lus et les plus intéressants parmi les ouvrages.

Nous trouvons là des noms illustres, tels que ceux de Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, de Mgr. Perraud, évêque d'Autun, de M. de Falloux et de M. Cochin, ce qui ne doit pas nous surprendre puisque la maison Douniol publie le *Correspondant*, et qu'elle a commencé pour ainsi dire avec ce recueil, qui a été l'occasion de sa notoriété et le commencement de sa fortune. N'oublions pas M. Lenormant qui y a largement collaboré et un prêtre mort à la fleur de l'âge, jeune d'idées çà et là, mais parfaitement mur de style : l'abbé Perreye.

Cela n'empêche pas la maison Douniol d'avoir un long catalogue d'ouvrages des Pères de la Compagnie de Jésus qui n'écrivent guère au *Correspondant*, et je ne citerai que les Pères de Ravignan, le pieux conférencier, et le P. de Pontlevoy, son biographe, qui sont les plus célèbres.

L'abbé Monnin y a publié son intéressante *Vie du curé d'Ars* et une plume anonyme y donne une série d'ouvrages de spiritualité qui ont en ce moment un succès immense. Quel est l'auteur des *Avis spirituels* ? Beaucoup le nomment : personne en définitive ne le connaît. Mais il suffit maintenant de ce sous-titre " par l'auteur des *Avis spirituels*," pour valoir à chaque nouveau volume qui le porte à sa première page, un écoulement rapide avec un tirage énorme et assuré.

Adrien LeClère, imprimeur de N. S. Père le Pape et de l'archevêché de Paris, n'a peut-être édité dans le principe que des ouvrages liturgiques et des documents diocésains. Aujourd'hui encore, il publie un recueil de Discours de Pie IX et les Mandements du cardinal-archevêque. Mais plusieurs prélats ayant appartenu pour la plupart au clergé de Paris y font paraître leurs œuvres pastorales et autres ; par exemple NN. SS. Maignan, Perraud, de la Bouillierie, Bécél et Regnault. J'y vois encore les noms de l'abbé Baunard, l'auteur du *Doute*, de l'abbé Roche, le sympathique prédicateur, de l'abbé Méric, le professeur, de l'abbé Postel, l'apôtre de la première communion, et de Mgr. Lecourtier, ancien évêque de Montpellier, et auteur d'un remarquable recueil d'homélies.

Enfin un grand ouvrage en voie de publication, *Les actes et décrets des plus récents conciles* ; et surtout, de la plume si compétente de M. Félix Clément, une *Histoire générale de la musique religieuse*.

Parmi les plus anciens et les plus honorés noms d'éditeurs qu'on

est accoutumé à voir au dos des ouvrages religieux, il n'en est guère de plus avantageusement connus que ceux de Bray et de Poussielgue.

La première de ces deux maisons, autrefois Ambroise Bray, aujourd'hui Bray et Retaux, se distingue par quelques noms étrangers, voués à l'immortalité, tels que ceux de Balmès et du P. Faber. La traduction nous les a rendus heureusement presque aussi familiers qu'ils le sont à leurs compatriotes.

Mais sans sortir de la maison Bray, nous avons pour mettre à côté d'eux des auteurs français presque également illustres. Qui n'a au moins entendu citer ces beaux volumes sur l'*Art chrétien* que M. Rio a eu le seul tort de ne pas multiplier un peu plus et les admirables travaux historiques de M. de Champagny sur les *Césars* et les derniers siècles de la domination romaine ? De grandes études et un grand style : voilà ce qui brille à chaque page de ces deux ouvrages et, quoiqu'à un moindre degré, ces qualités sont celles des *Histoires* de M. Audin, des travaux sur Rome de MM. de la Gournerie et Edmond Lafond, et des *Vies des saints* si nombreuses et si touchantes de M. Daurignac, un nom bien connu, et qui n'est pourtant, paraît-il, qu'un pseudonyme.

Là encore on édite les œuvres oratoires ou pastorales de prélats célèbres, tels que Mgr. Plantier et d'évêques encore militants, tels que Mgr. Freppel qui y publie ses belles leçons d'éloquence sacrée à la Sorbonne, Mgr. Pichenot qui y édite ses homélies sur les oraisons et les psaumes, Mgr. Besson qui y publie ses magnifiques conférences à la cathédrale de Besançon. Citons encore l'abbé Maynard, critique littéraire distingué, auteur d'une *Vie de Voltaire* et d'une *Vie de St. Vincent de Paul*, et le marquis de Ségur que ses touchants écrits en vers et en prose placent au seuil de l'Académie française. Les prêtres trouveront chez le même éditeur les leçons des Pères Congiorgi et Tarquini, la théologie de Schouppé et la méthode de direction de Scaramelli.

Le premier volume de la maison Poussielgue qui me soit tombé sous la main, il y a déjà longtemps de cela, était un tome de conférences du Père Lacordaire. Elles jetaient alors bien du lustre sur l'éditeur et devaient lui assurer de bien jolis bénéfices. Elles n'ont pas perdu entièrement ce succès de vogue et ont dû faciliter la vente de bien d'autres ouvrages monastiques. Car Poussielgue a sur ses rayons deux séries, qu'il intitule assez heureusement Bibliothèque française et Bibliothèque dominicaine. N'oublions pas de signaler dans la première les œuvres mystiques de Marie d'Agréda.

D'autres noms voudraient être cités encore, celui du P. de Ravi-

gnan par-dessus tout : puis ceux du P. Ventura, le théologien-conférencier sans égal, de M. de Melun, le biographe de Sœur Rosalie, de l'abbé Bougaud, le très-sympathique et très-remarquable auteur des *Vies de Ste. Monique*, de *Ste. Jeanne de Chantal* et de la *bienheureuse Marguerite-Marie*. Jamais, je pense, la littérature n'avait orné de plus belles fleurs les faits et gestes des serviteurs de Dieu.

Quoique Louis Veillot ait partagé la publication de ses nombreux et illustres ouvrages entre plusieurs éditeurs, il me semble pourtant que les plus remarquables et les plus heureux de ses livres sortent des presses de la maison Gaume. Son *Ça et là*, ses *Parfums de Rome*, ses *Mélanges*, qui font revivre les articles de l'*Univers* ont tous été publiés là en société de quelques volumes dus à la plume de ses collaborateurs tels que Léon Aubineau et de polémistes religieux dont les doctrines ont toujours été chères à l'*Univers*, tels que Mgr. Gaume. Vous trouverez aussi là la grande histoire de Rorhbacher, très consciencieuse et très étudiée, mais bien indigeste, les *Voyages* de l'abbé Huc en Chine et au Thibet, le *Dictionnaire* de Feller, quelques volumes de Ventura, de Henrion et de Gabourd et les admirables travaux chrétiens de M. Godefroy sur la littérature française.

Avec M. Palmé et M. Vivès, nous abordons les rééditions plus ou moins monumentales, mais se disant toutes à bon marché de quelques grands auteurs anciens, tels que, chez ce dernier, St. Thomas, Corneille la Pierre, St. François de Sales, Bossuet et Liguori; chez le premier, les *Vies des saints* ou petits Bollandistes du P. Giry, et la suite des *Acta Sanctorum* ou grands Bollandistes. Palmé avait aussi trouvé une veine à succès dans la publication de l'*Année liturgique* de dom Guéranger, des *Conférences* de Mgr. Landriot, et dans la *Notre-Dame de Lourdes* au cent éditions de M. Lasserre. Cela ne l'empêche pas de faire appel à de nouveaux capitaux et de se transformer aujourd'hui en Société générale de Librairie catholique. Quoiqu'il en soit, un prêtre, et même un laïque foncièrement religieux, ne forme point sa bibliothèque sans consulter le catalogue de ces deux librairies.

Dans un siècle léger et révolutionnaire comme le nôtre, c'est merveille de voir la consommation qui se fait d'ouvrages de piété et de livres de prières. Le besoin des âmes est si grand à cet égard, et la faim de Dieu si réelle, que la première littérature de dévotion que nous avons eue après nos malheurs, a été (comme l'imagerie, d'ailleurs comme l'architecture des églises et la décoration) bien insuffisante de doctrine presque toujours, bien pauvre de style, bien maniérée. Heureusement, une réaction n'a pas tardé à se faire sentir, qui devait nous ramener dans une meilleur

leure voie. Le moment de l'improvisation est passé, la critique a fait justice de certains engouements, et si, à l'heure qu'il est, le choix est encore trop grand parmi les ouvrages de piété, il n'est plus aussi difficile. Vous en trouverez de très-bons chez Sauton, Dillet, Albanel, Victor Sarlit. Mais je vous conseille de vous arrêter, de préférence, aux rééditions intelligentes qui ont été faites chez eux des grands écrivains du moyen-âge et de l'antiquité ecclésiastique, ainsi que des maîtres spirituels des deux derniers siècles.

Le nôtre a d'ailleurs lui aussi fourni sa mesure, et je ne laisserai pas de rappeler ici un ouvrage que j'y ai déjà loué, l'admirable travail de M. l'abbé Gay, sur la *Vie et les vertus chrétiennes*. Il est vrai que ces merveilleuses beautés ne sont guère accessibles qu'à l'élite ; mais si nous entrons à la librairie Tolra et Haton, (associés autrefois, aujourd'hui divorcés) nous trouvons avec les ouvrages si clairs, si bien faits, si pieusement familiers de Mgr. de Ségur, une nourriture substantielle et délicate, dont aucun esprit même le plus simple ne puisse faire son profit, sans qu'elle laisse d'être utile et agréable en même temps aux intelligences les plus avancées.

Mgr. de Ségur est l'apôtre du peuple dévoyé. Il est ingénieux et bon, il parle au cœur, il se multiplie dans une série d'opuscules, qui, toujours exacts et encore plus opportuns, tombent sans relâche d'une plume aussi féconde que bien inspirée. Bref, comme le disait quelqu'un, le démon ne peut aller nulle part que cet aveugle ne soit sur ses talons pour crier *Au feu!* et démasquer immédiatement ses entreprises.

Chez M. Tolra encore et dans un autre ordre de travaux, vous trouverez les œuvres de Mgr. Gerbet, l'un des premiers écrivains de ce temps, quoiqu'il ne figure pas, ce me semble, dans le Dictionnaire de Vapereau ; de Mgr. Berteaud, le merveilleux improvisateur dont la sténographie a sauvé quelques fragments parmi ceux que la mémoire des hommes et les échos des cathédrales ne rendront jamais ; enfin, Mgr. de Ladoue, qui a fait à propos de Mgr. de Salinis et de Mgr. Gerbet de bien intéressantes recherches sur l'Ecole mennaisienne.

Finissons, en pressant le pas plus que jamais, ce trop long voyage. Si vous êtes prédicateur, mon cher lecteur, vous demanderez chez Berche et Tralin les ouvrages de l'abbé Doublet et le *Catéchisme liturgique* de l'abbé Le Blanc : si vous êtes curieux de philosophie chrétienne, les ouvrages de Nicolas, chez Vatou ; si vous aimez l'Écriture Sainte, les consciencieux travaux de l'abbé Glaire, chez Jouby et Roger ; si vous penchez pour les études

d'économie sociale au point de vue chrétien, les admirables volumes de M. de Ribbe chez Albanel ; la *Vie de Jésus-Christ*, par Louis Veuillot, chez Régis-Buffet ; un abonnement à *l'Ouvrier*, l'un des bons succès de ce temps chez Blériot, et chez tant d'autres tous les bons livres que vous pourrez acheter, et que j'aimerais à leur acheter moi-même, ne fût-ce que pour me faire pardonner de ne les avoir pas cités dans cette rapide étude.

Mon *post-scriptum* sera pour la maison Didron et son catalogue très intéressant d'ouvrages d'art et d'archéologie. Quoique vous apparteniez, mon cher lecteur, et je vous en félicite, à un peuple jeune et qui n'a pas fait de ruines à déchiffrer, croyez que les nôtres sont bonnes à connaître ; et je le dis à plus forte raison de nos monuments conservés, de nos arts que vous égalerez un jour si vous ne les dépassez, et des diverses phases d'incubation, d'épanouissement et de décadence qu'ils ont traversé jusqu'à notre époque. Il y a là des leçons qui s'imposent et auxquelles on échappe plus difficilement que sur un autre terrain, quoiqu'il soit bien vrai, que ce que nous aimons le plus dans les livres, c'est ce que nous y mettons.

Paris, mars 1877.

TH. B.

ERRATUM.

A la 21^{ème} ligne de la page 169, au lieu de : cet amour à demi *physique*, on doit lire mystique : ce qui rétablit le véritable sens de la phrase.

CHRONIQUE DU MOIS

La session fédérale doit, paraît-il, se prolonger jusqu'à la fin d'avril ; jusqu'ici rien de très important n'a été fait. Les débats sur la question de la protection durent depuis plus de trois semaines et sont loin d'être finis. Le premier vote a été pris sur un amendement de M. Wood, au tarif imposé par le gouvernement qui l'a emporté par 31 voix. Depuis la dernière session, les partisans de la protection ont gagné du terrain en Parlement, et sur cette question, plusieurs amis du gouvernement ont voté contre le tarif. Les trois députés de Montréal ont soutenu les intérêts de leurs constituants, en se déclarant en faveur d'une politique protectionniste. En effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur la condition déplorable de toutes nos villes du Bas-Canada, pour nous convaincre que plus que jamais, il est indispensable de protéger nos industries. La concurrence désastreuse que nous font nos voisins d'Amérique, devra sous peu amener la ruine irréparable de toutes nos manufactures. Depuis quelques années les artisans sont forcés de quitter les villes et ceux qui restent manquent d'ouvrage. Il nous paraît clair que la politique protectionniste est la seule politique vraiment nationale pour le Canada et que ce serait aussi le seul moyen d'amener la fin de la crise, qui menace de se prolonger indéfiniment.

La condition financière de nos villes ne paraît pas s'être améliorée de beaucoup. Des banqueroutes considérables viennent de temps à autres jeter le désarroi dans nos cercles commerciaux. Cependant il nous fait plaisir de constater que la situation des classes ouvrières a été, cet hiver, plus supportable, au moins à Montréal, que l'an dernier. Beaucoup sans doute ont eu à souffrir, mais on n'a pas eu à enrégistrer ces faits lamentables qui étonnent dans des cités opulentes. Les associations de charité ont dû avoir encore un vaste champ pour exercer leur dévouement ; mais il n'a pas fallu recourir aux mesures extrêmes que provoque une

détresse presque sans remède. Maintenant que la belle saison approche, il ne reste plus qu'à espérer que la hideuse misère avec son triste cortège s'éloignera pour longtemps de nos cités.

Les pèlerinages, qui se sont organisés à Montréal et à Québec pour aller déposer aux pieds du St. Père les vœux et les dons du Canada, partiront dans la première quinzaine du mois prochain, afin d'être à Rome le 13 mai, jour où Sa Sainteté célébrera le cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. D'après ce que nous avons pu voir, les présents offerts par les Canadiens seront dignes de celui que l'on veut honorer. Ces protestations de foi et d'amour venant de pays aussi éloignés, prouveront au Saint Père que ses enfants n'oublient pas celui qui combat depuis si longtemps contre l'iniquité et pour les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Les nouvelles de Rome nous apprennent que le Révérend M. Hannan a été préconisé au dernier consistoire, archevêque d'Halifax, à la place de Mgr. Connolly, décédé.

Le premier numéro du JOURNAL OFFICIEL D'AGRICULTURE vient de paraître. Cette publication est destinée à rendre d'immenses services à la classe agricole du pays. Elle contribuera plus que toute autre chose à répandre au sein de nos campagnes toutes les notions utiles sur la meilleure manière de conduire une ferme, et de faire produire à nos champs le meilleur rendement. Cette feuille, rédigée avec soin par des agronomes d'une capacité reconnue, est adressée gratuitement à tous les membres des sociétés d'Agriculture dont le nombre s'élève déjà à plus de dix mille. Il est facile de prévoir quels bons résultats le *Journal d'Agriculture* est appelé à produire, parmi la masse de nos cultivateurs à qui il reste encore tant de choses à apprendre pour devenir des fermiers modèles. Nous ne pouvons donc que louer hautement le gouvernement local d'avoir doté le pays d'une aussi utile publication.

* * *

M. Hayes a prêté serment, comme président de la république américaine, le 3 du courant. Malgré tout ce qu'on aurait pu prévoir, l'événement a été accueilli, sans protestations publiques de la part des démocrates qui s'étaient d'avance liés, en acceptant la commission d'arbitrage.

Le programme du nouveau président est connu et son message était calculé de manière à ne pas froisser le parti dont le candidat a été évincé de la présidence. Une sorte de réaction s'est opérée même dans les états qui ont été le plus maltraités par les bureaux

de retour. La Louisiane à qui Hayes promet de laisser son gouverneur démocrate, a fait sa soumission. Il ressort de tout cela que la tâche de M. Hayes n'est pas aussi difficile qu'elle en a l'air, et que les résistances qu'il rencontrera dans les réformes qu'il a promises, ne seront pas invincibles s'il les poursuit sincèrement, d'autant plus que, s'il veut secouer le joug des républicains habitués à exploiter les complaisances présidentielles, il trouvera dans la minorité démocratique assez d'hommes mettant le bien de l'Etat audessus des intérêts de parti pour former, avec les républicains attachés à sa politique, une majorité réformatrice. Il ne pourra s'en prendre qu'à lui, s'il ne veut pas saisir l'occasion qui lui est offerte de vaincre par des services éminents les légitimes préventions qui s'attachent à son origine.

C'est aussi pour le parti démocrate une excellente raison de travailler à ressaisir dans le gouvernement la place qui lui avait été assignée par le peuple et qui lui a été enlevée par un coup de main. La force du vote populaire sera démontrée par ce fait qu'un président issu d'une violation flagrante des droits du peuple est obligé de travailler à leur triomphe, et que son élévation n'arrêtera pas le progrès des réformes qu'ils étaient destinés à combattre.

L'élection de Hayes a été l'objet d'appréciations diverses de la part de la presse française ; nous citerons celle d'un journal parisien qui semble bien résumer la position des Etats-Unis au point de vue économique et commercial :

« Ce n'est point au point de vue américain ou politique que nous voulons examiner l'avènement du nouveau président. C'est aux habitants des Etats-Unis à se préoccuper de ce qu'on pense au dehors sur la moralité politique de leur pays et de leur gouvernement.

« L'Europe en général et la France en particulier doivent avoir un souci d'une autre nature : nous voulons parler des intérêts économiques et commerciaux.

« L'élection de M. Hayes est jugée en ce qui concerne la valeur électorale, et à cet égard elle n'est pas un événement qui fasse honneur au parti républicain. Nous sommes forcés d'ajouter que sous le rapport des faits commerciaux, cette élévation de M. Hayes à la présidence aurait des effets plus déplorable encore—si M. Hayes n'adoptait pas le programme économique de M. Tilden.

« Les Etats-Unis ont maintenu jusqu'à ce jour le régime du cours forcé pour le papier-monnaie ; en outre, ils se sont engagés de plus en plus dans un système de tarifs douaniers si exagérés, si onéreux pour l'importation étrangère, qu'ils ont établi un système presque prohibitif.

“ Ces deux expédients, le cours forcé et la protection à outrance, ont placé les Etats-Unis dans une sorte d'isolement qui est très-préjudiciable à leur crédit et à leurs intérêts, mais plus nuisible encore aux intérêts des grands pays industriels de l'Europe, comme la France et l'Angleterre.

“ Le gouvernement républicain de M. Grant a voulu qu'il en fût ainsi et a poussé très loin cette tendance. Tous les efforts, depuis dix ans surtout, visent à créer dans les Etats-Unis une production industrielle qui leur permette de se suffire à eux-mêmes et de s'affranchir des achats sur les marchés anglais ou français. Pour favoriser ces tentatives, le gouvernement a frappé les marchandises européennes de taxes exorbitantes; il semble avoir voulu ainsi forcer l'Américain à tirer de sa propre industrie et de son énergique ténacité les produits qui lui coûteraient moins cher et seraient supérieurs s'il les demandait au vieux continent.

“ Les résultats de ce régime d'isolement et de semi-prohibition n'ont pas tardé à se manifester; jusqu'en 1873, les importations aux Etats-Unis dépassaient considérablement les exportations; les achats en Europe étaient supérieurs aux ventes des produits américains; mais à partir de 1874, on a vu dans les chiffres du commerce international une évolution complète se produire et les exportations devenir plus considérables que les importations. En 1876, par exemple, les Etats-Unis n'ont acheté que pour 476 millions et demi de dollars, tandis qu'ils ont exporté pour 596 millions et demi de dollars.

“ Il est de toute évidence qu'en fermant les ports aux importations, à l'aide des barrières de tarifs douaniers excessifs, on arrive facilement à ce double résultat: vendre beaucoup et acheter peu. C'est un événement grave pour certains pays de l'Europe, de voir s'élever de pareils obstacles entre leurs industries et une clientèle de quarante millions de consommateurs. L'Angleterre et la France surtout, outillées en vue des besoins de cette immense clientèle, ne pouvaient manquer de ressentir très vivement cette diminution énorme de leurs exportations.

“ Ce régime d'isolement commercial et de protection à outrance est indigne d'un pays où les idées de liberté et d'activité sans limite ont pris un essor si prodigieux. Il apporte aux transactions internationales des obstacles qui ne sont plus d'aucun monde, ni de l'ancien ni du nouveau, et qui surtout ne sont plus de notre temps. Les marchés européens, les industries françaises et anglaises en souffrent gravement, et les populations américaines, loin d'en tirer profit, en subissent les conséquences très onéreuses.

“ Il est donc urgent que ce système arriéré et pernicieux ait un

terme prochain. L'élection de M. Tilden eût été le signal de cette réforme libérale et éclairée. Si M. Hayes veut que son avènement soit heureux pour son pays et pour l'Europe, il tiendra à honneur d'inaugurer le régime que promettait son concurrent démocrate."

Un incident assez singulier s'est produit au sein de la Chambre des députés de France, le 16 du mois courant. Une longue discussion a eu lieu sur la demande en autorisation de poursuivre le fameux bonapartiste, M. Paul de Cassagnac, pour violation des lois sur la presse. M. de Cassagnac a prononcé un discours dans lequel il dit que les républicains parlaient bien haut de leur amour pour la liberté, mais ne mettaient pas leurs principes en pratique. Ils se sont conduits comme le monarchistes les feraient en pareilles circonstances. Il nia avoir attaqué la Chambre des députés dans son journal, le *Pays*; ses attaques étaient seulement dirigées contre les individus ou les partis. Il n'a pas plus attaqué le gouvernement actuel qu'il continuera à respecter jusqu'en 1880. Il combattait M. Jules Simon qui défendait jadis Rochefort. M. de Cassagnac a terminé son discours en disant qu'il se soumettrait respectueusement à la décision de la Chambre, mais qu'il leverait la tête devant le tribunal, s'il y était traduit. Ce discours a paru modéré pour l'impétueux M. de Cassagnac, et il a été fréquemment applaudi par les membres de la droite.

Dans sa réponse, M. Jules Simon a refusé d'admettre que M. de Cassagnac pût invoquer les principes républicains. Si l'on admettait cette prétention, les républicains seraient éternellement condamnés au rôle de dupes. Il était toujours un défenseur de la liberté, mais le délit dont M. de Cassagnac s'est rendu coupable par ses excitations à la guerre civile est une violation du droit commun. En terminant, M. Jules Simon a vigoureusement attaqué les bonapartistes qui veulent faire croire qu'ils peuvent agir impunément, et s'efforcent de ressaisir le pouvoir par le terrorisme. Les adversaires de la république, dit-il, trouveront des hommes résolus à la défendre. On a ensuite procédé au vote, et la demande du gouvernement a été accordée par 296 voix contre 147. La minorité se composait des députés monarchistes et de ceux de l'extrême gauche.

Suivant certaines dépêches, l'Allemagne se serait inquiétée des fortifications qui se poursuivent autour de Paris, et aurait fait savoir que la continuation de ces travaux constitueraient un *casus belli*. Ces bruits ont été depuis démentis, mais ils prouvent combien sont tendues les relations de la France et de l'Allemagne.

Le 12 du courant, Sa Sainteté a prononcé une allocution au consistoire, tenu au Vatican. Le St. Père y passe en revue les événements arrivés depuis 1870, et dit que l'Italie a pris de vive force possession de Rome à une époque où une nation généreuse se trouvait dans une grande détresse. Il déclare que les lois ecclésiastiques italiennes lui ôtent les moyens d'administrer l'Eglise et ne lui laissent que la liberté accordée par les lois ordinaires. En terminant, Pie IX déclare que toute conciliation est impossible et fait appel aux évêques étrangers pour qu'ils engagent les fidèles à prier leurs gouvernements de prendre en considération la situation du St. Siège.

On annonce de plus que le Pape a dicté lui-même une note que les Nonces présenteront aux gouvernements auprès desquels ils sont accrédités. Cette note dépeint l'état malheureux où sera réduit le Pape si la loi des abus du clergé est adoptée.

A propos de l'allocution du St. Père, le ministre des cultes d'Italie a adressé une circulaire aux autorités leur enjoignant de ne pas poursuivre les journaux qui ont reproduit cette allocution. "Le gouvernement, ajoute hypocritement le ministre, confiant dans la liberté et l'unité de l'Italie, désire donner au monde une preuve solennelle de ses sentiments de tolérance, malgré les termes violents de cette allocution dans laquelle le Pape invite les évêques étrangers à exciter leurs gouvernements contre l'Italie."

On ne saurait pousser plus loin l'hypocrisie. Au moment où les radicaux d'Italie s'apprêtent à enlever les derniers vestiges des libertés garanties au Pape, on veut faire croire que l'on est encore trop généreux, trop libéral, à l'égard du vieillard prisonnier au Vatican. Est-ce que le Pape n'a pas le droit d'en appeler à ses enfants répandus sur toute la surface du globe, si l'on veut lui enlever la liberté qui lui est absolument nécessaire pour gouverner l'Eglise? Toutes les nations catholiques ne sont-elles pas également intéressées à ce que le père commun des fidèles soit tout-à-fait libre de communiquer avec ses enfants?

Voilà près de sept années que les Italiens de Victor Emmanuel règnent à Rome, et chaque année a vu s'accumuler les persécutions contre le Vicaire de Jésus-Christ. Une pareille iniquité nous fait croire que le jour des rétributions doit être proche, car Dieu ne saurait permettre bien longtemps que l'on foule aux pieds les droits sacrés de son Eglise.

Mgr. Nardi, l'un des plus fidèles et des plus vaillants défenseurs de Sa Sainteté, vient de mourir. Depuis quelques mois, Pie IX a perdu trois prélats qui lui étaient particulièrement attachés.

P. HUDON.